



Philippe
JAENADA

**D AU PRINTEMPS
DES MONSTRES**

MIALET



BARRAULT

Ce n'est pas de la tarte à résumer, cette histoire. Il faut procéder calmement. C'est une histoire vraie, comme on dit. Un garçon de onze ans est enlevé à Paris un soir du printemps 1964. Luc Taron. (Si vous préférez la découvrir dans le livre, l'histoire, ne lisez pas la suite : stop!) On retrouve son corps le lendemain dans une forêt de banlieue. Il a été assassiné sans raison apparente. Pendant plus d'un mois, un enragé inonde les médias et la police de lettres de revendication démentes, signées « L'Étrangleur » ; il adresse même aux parents de l'enfant, horrifiés, des mots ignobles, diaboliques, cruels. Il est enfin arrêté. C'est un jeune homme banal, un infirmier. Il avoue le meurtre, il est incarcéré et mis à l'écart de la société pour le reste de sa vie. Fin de l'histoire. Mais bien sûr, si c'était aussi simple, je n'aurais pas passé quatre ans à écrire ce gros machin (je ne suis pas fou). Dans cette société naissante qui deviendra la nôtre, tout est trouble, tout est factice. Tout le monde truque, ment, triche. Sauf une femme, un point de lumière. Et ce qu'on savait se confirme : les pervers, les fous, les odieux, les monstres ne sont pas souvent ceux qu'on désigne.



Julliard

Philippe Jaenada est l'auteur d'une douzaine de romans,
dont *Le Chameau sauvage* (prix de Flore),
La Petite Femelle et *La Serpe* (prix Femina).

Au printemps des monstres

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Julliard

- Le Chameau sauvage*, 1997 ; J'ai lu, 1998 ; Points, 2018.
Néfertiti dans un champ de canne à sucre, 1999 ; Pocket, 2000 ; Points, 2009.
La Grande à bouche molle, 2001 ; J'ai lu, 2003 ; Points, 2020.
Sulak, 2013 ; Points, 2014.
La Petite Femelle, 2015 ; Points, 2016.
La Serpe, 2017 ; Points, 2018.

Chez d'autres éditeurs

- Le Cosmonaute*, Grasset, 2002 ; Le Livre de Poche, 2004 ; Points, 2011.
Vie et mort de la jeune fille blonde, Grasset, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006 ; Points, 2018.
Les Brutes, dessins de Dupuy et Berberian, Scali, « Graphic », 2006 ; Points, 2009.
Déjà vu, photos de Thierry Clech, Éditions PC, 2007.
Plage de Manaccora, 16 h 30, Grasset, 2009 ; Points, 2010.
La Femme et l'Ours, Grasset, 2011 ; Points, 2012.
Spiridon superstar, Steinkis, « Incipit », 2016.

Philippe Jaenada

Au printemps des monstres

roman

Mialet-Barrault Éditeurs

*À Stéphane Troplain
et Jean-Louis Ivani.*

Remerciements

Avant tout plutôt qu'après, merci à Jean-Louis Ivani et Stéphane Troplain : sans eux, sans leur travail de dingues et la confiance qu'ils m'ont accordée en m'autorisant à l'utiliser, ce livre ne tiendrait pas plus debout qu'un (gros) homme sans os. Merci à Letizia « Wats » Dannery, détective, génie de l'enquête numérique et téléphonique. À Anne-Catherine évidemment, à qui je dois tout ce que j'ai écrit depuis vingt-trois ans. À Violaine Challéat-Fonck (plus beau nom de la grande histoire des noms ?), Zénaïde Romaneix (deuxième de peu), Émilie Charrier, Véronique Auber, Armelle Laperrière, Jean Salvat et Éric Diouris aux Archives nationales ; à Boris Dubouis, Carol Pater et Vincent Tuchais aux Archives de Paris ; à Romain Dugast et Élise Wojszzyk aux Archives départementales des Yvelines ; à Aude Roelly au Service de la mémoire et des affaires culturelles de la préfecture de police de Paris, pour son aide inestimable ; aux membres de la Commission d'accès aux documents administratifs, très précieux alliés ; à la dame du cimetière, qui se reconnaîtra ; à Anne Le Coz à l'AFP, à Patricia Caboste et Irène Oki à l'INA, Jacques Pradel et Justine Vignaux, Adeline Pichard, Carine Lacroix, Marion Duminy, Claude Szigeti, Antoinette Degryse, Antoine Albertini, Nicolas Carreau, Patricia Tourancheau, Caroline Tranchant, Henri Bovet et Xavier Pietri, Denis Cosnard (lereseaumodiano.blogspot.com), et aux responsables de Gallica, fabuleuse mine d'or ; à Guillaume Fauvel ; à Brice Coladon, l'Œil, toujours là ; à Agnès Dumortier, par avance ; merci à Amélie Trébosc pour son formidable travail sur le texte, fond et forme ; et bien sûr, à Betty et Bernard, les irréductibles.

Je suis un sinistre enfant du vingtième siècle.

Jacques Le Gallois.

Il y a longtemps que je ne suis pas allé en forêt. Je n'aime pas beaucoup ces zones inhumaines, je préfère rester à distance, sur la route, près des maisons, de la lumière. Ce qui me met mal à l'aise, ce qui – soyons honnête – me fait peur, ce ne sont pas les arbres, qui n'ont jamais fait de mal à personne, qui poussent tranquillement depuis toujours, ce n'est pas non plus la vie secrète qui s'y cache, les bêtes, invisibles mais sans doute innombrables, les oiseaux, les vers et les insectes, tout ce qui grouille, les limaces, les rongeurs (les loups ?) dissimulés dans les feuillages et l'ombre, je n'ai pas peur d'un écureuil ou d'un hibou – non, ce qui m'inquiète et me maintient à l'écart, c'est au contraire l'absence de vie perceptible, d'humanité, quand on regarde de l'extérieur (en voiture par exemple, ou derrière la vitre d'un train qui passe), le silence qu'on imagine, l'immobilité apparente de cet enclos vert figé, si vaste, rien ne bouge là-dedans depuis des années, des siècles, de loin on peut même supposer que rien n'y respire. Et à l'intérieur, dans le vert, il n'y a pas de témoin.

Rien n'évoque pour moi plus évidemment qu'une forêt, plus désagréablement, depuis toujours, la mort. Pourtant, cette nuit, j'y suis entré, dans la forêt, prudemment, pas fier, tout seul : j'ai garé la voiture de location, une Kia Sportage blanche, sur la petite route qui borde au sud le grand bois de Verrières, dans l'Essonne, à 4 heures du matin, et je me suis avancé loin entre les arbres et les buissons, les fougères ou je ne sais quoi, dans l'obscurité redoutable (j'ai été obligé d'allumer la petite lampe de poche faiblarde que

j'avais achetée la veille dans un Carrefour Market de Palaiseau), le silence presque absolu (mes pas sur les feuilles tombées, seulement), je me suis enfoncé lentement jusqu'à un gros chêne qui semble avoir toujours été là, au pied duquel je me suis assis, dans la nuit. J'ai éteint la lampe. Je ne me sens pas très bien. Au-dessus de ma tête, sur le tronc, un petit rectangle peint en noir indique en chiffres blancs, pour les randonneurs de jour j'imagine, qu'il s'agit de l'arbre numéro 151. Ce n'est pas superflu. Car tout est à peu près pareil, dans une forêt. C'est immense, en tout cas on pourrait le croire, puisque lorsqu'on est dedans, on n'en aperçoit pas les bords, les limites, comme en plein océan (mais dans une forêt, on ne voit même pas l'horizon), tout autour est, pour le novice que je suis, à la fois hétéroclite et uniforme, ici ressemble à là-bas, l'arbre et le chemin près desquels je me trouve ne diffèrent presque pas d'un arbre et d'un chemin à cent mètres, tout se confond et ça n'en finit pas. Adossé au tronc, au milieu de ce monde, les genoux pliés, j'attends sans bouger depuis près d'une heure maintenant, tendu, dans le noir, entre le 26 et le 27 mai 2019, que le jour se lève. (J'entends un craquement à une cinquantaine de mètres, un animal a dû marcher sur une petite branche tombée. Ce n'est pas un écureuil, ni un hibou bien sûr. Je fais moins le malin.) J'ai froid, je ne me sens pas très bien – ni physiquement, ni moralement. Tout me paraît aussi sombre que la nature qui m'entoure. C'est le printemps, pourtant. Pas vraiment pour moi : depuis deux mois, j'ai de fortes douleurs dans la cuisse gauche, je ne peux plus marcher vingt mètres sans boiter, j'ai les poumons en charpie, je respire comme une cafetière entartrée et je tousse à faire pleurer la dame aux camélias (quarante ans à deux paquets de Camel par jour), j'ai sans doute de la tension dans les yeux (et probablement partout ailleurs, mais ça se sent moins : j'ai les yeux rouges, toujours, qui piquent) et, dans la boîte crânienne, je l'ai appris le mois dernier, un kyste de la taille d'un gros noyau de pêche, qui m'a bouffé l'os, le sinus ou dans cette région-là (j'ai vu le scanner chez la dentiste, on dirait un crâne retrouvé dans la terre trente ans après que celui dont c'était la tête a pris un coup de carabine de chasse à bout portant quelque part entre la tempe et l'œil). Je suis le colosse, en temps normal, mais là c'est la déroute. Et je suis assis seul en pleine nuit dans une forêt lugubre. Et depuis hier soir, j'ai une gastro. (J'ai

vomi tout à l'heure en sortant de la Kia Sportage, sur la petite route là-bas, à présent dans un autre monde – les penne au pesto du Novotel de Saclay où j'ai passé une très courte nuit.) C'en est presque drôle, toutes ces tuiles.

Il y a cinquante-cinq ans pile, je venais de passer mon premier jour sur terre, j'étais né la veille – à quelques kilomètres, à Saint-Germain-en-Laye, près d'une autre forêt, le 25 mai 1964. J'allume une cigarette, j'ai conscience que je ne peux pas me plaindre. Car à l'endroit où je me trouve exactement, il y a cinquante-cinq ans, à cette heure-là (on devine l'aube, on la sent plus qu'on ne la constate, j'ai l'impression de mieux voir les contours de l'arbre le plus proche, mais je n'en suis pas sûr), se trouvait, au pied de ce chêne contre lequel je suis assis et juste devant les miens, le cadavre encore tiède d'un garçon de onze ans, livide et mou, vêtu d'un short de Tergal beige avec de très petits carreaux, d'un polo en tissu éponge bleu avec une étiquette « Aux Trois Éléphants », et de chaussettes rouges. Il portait des chaussures à semelles orthopédiques, pointure 37, de la marque Cyrano. Il avait de la terre, de l'humus et des feuilles dans la bouche et dans le nez. Juste là devant moi.

Je me lève, fais quelques pas pour me dégourdir les jambes, une au moins, et écraser ma cigarette contre le tronc d'un autre arbre (je suis plutôt cartésien, j'ai du mal à croire que l'âme survit au corps et que des esprits volettent autour de nous, mais je ne peux m'empêcher – tout s'y prête, les grands arbres sinistres autour, la nuit, la solitude – de ressentir, de manière bêtement irrationnelle mais presque physique, la présence face à moi d'un fantôme allongé de petit gars, je ne peux pas écraser une cigarette juste au-dessus de lui), puis je me concentre sur la lumière dans la forêt. C'est un phénomène intéressant, le lever du jour, on n'a pas souvent l'occasion d'y assister pleinement, sans rien faire d'autre. Entre le moment où la sensation de nuit noire s'estompe, où l'on perçoit une possibilité d'éclaircissement, une lueur, où l'on se rend compte que l'on distingue un tronc ou un buisson à cinq mètres, et l'apparition officielle du soleil à l'horizon (4 h 54, le 27 mai 1964), il s'écoule près de cinquante minutes. C'est long, c'est l'aube, lente, progressive, du gris sombre au gris clair. Durant ces cinquante minutes, l'atmosphère se modifie, on voit mieux mais on entend

Au printemps des monstres

moins bien, et l'on a cette impression étrange : on se sent moins seul (mais on peut regarder autour de soi : on l'est toujours), le monde s'ouvre, et parallèlement les animaux semblent s'éloigner, même les insectes, la vie secrète a disparu. Il fait jour, maintenant, ce 27 mai 2019 – jour fade, presque sale, mais jour quand même. Je n'ai plus rien à faire ici, je vais bientôt partir, retourner vers la voiture, les réverbères, la route. Mais je crois que je n'en suis pas sorti, de la forêt.

Première partie

LE FOU

315 morts et 1 000 blessés pour un but refusé :
c'est le tragique bilan des émeutes
qui ont suivi le match Argentine-Pérou.

Le Parisien libéré, 26 mai 1964.

De Gaulle aujourd'hui à Metz.

Le Général accueille ce matin la grande-duchesse
de Luxembourg et le président allemand.

Paris Jour, 26 mai 1964.

Un mystérieux gang derrière le rapt de M^{me} Dassault,
estiment les enquêteurs.

L'Aurore, 26 mai 1964.

Sheila : Pourquoi j'ai failli mourir.

Pétain : Le vrai procès commence.

Noir et Blanc, 26 mai 1964.

Le plus difficile est de trouver par où commencer. C'est comme une forêt : on peut y entrer par où l'on veut, il suffit de choisir : par le sud ou par le nord ? l'ouest ? Ce n'est pas évident, mais cela revient probablement à peu près au même, du moment qu'ensuite on est dedans : l'essentiel est d'entrer. D'ailleurs, à la première page de l'*Odyssee*, on demande à la muse, la Muse, la fille de Zeus, on ne sait trop laquelle mais peu importe, de narrer les aventures d'Ulysse « en débutant où tu le souhaites ». La formulation est différente selon les nombreuses traductions, et les langues bien sûr, mais en substance, le sens est le même : on lui suggère – c'est la traduction que je préfère – de « commencer ici ou là ». L'*Odyssee* n'est pas la petite anecdote lambda qu'on raconte à la fin du repas, donc si on peut aborder cette histoire colossale par où l'on veut, ça marche aussi pour toutes les autres. Celle du petit garçon en short mort dans le bois s'étend, de part et d'autre de la découverte de son corps au pied du chêne, sur plus d'un siècle. Ça laisse le choix de la porte. Je vais faire la muse (un vieux rêve). Et puisque je peux commencer ici ou là, je vais commencer par le plus simple, par où souvent tout commence : la sortie de l'école.

Le mardi 26 mai 1964, à 16 h 30, au 12 bis rue de la Bienfaisance, dans le 8^e arrondissement de Paris, la cloche sonne dans l'école communale de jeunes garçons. Sous les yeux de la maîtresse, Janne Foubert, vingt-huit ans, Luc Taron sort du bâtiment avec quelques copains – ce ne sont pas réellement des copains, non, simplement des enfants de la même classe que lui : Luc est un

Le fou

garçon plutôt solitaire, ce n'est pas un très bon élève, il a fêté ses onze ans deux semaines plus tôt et n'est encore qu'en CM1, il n'a pas d'amis de son âge. Ceux dont il est le plus proche ont neuf et dix ans, ils s'appellent Jérôme Pérol et Pascal Maitrejean.

Ce dernier l'accompagne une quarantaine de mètres sur le trottoir, jusqu'à l'angle avec la rue Portalis, et le laisse s'y engager, à droite. Il est surpris de le voir courir. M. Taron vient très souvent chercher son fils à la sortie, mais pas ce jour-là. Au bout de la rue Portalis, deux autres garçons de la classe, Jean-Pierre Giquel et Steve Itkin, dix ans tous les deux, voient Luc grimper l'escalier qui mène au pont de Madrid et à la rue du Rocher, le chemin habituel pour rentrer chez lui. Jean-Pierre se souviendra qu'il portait un polo bleu, un blouson marron clair et un short beige.

On peut reconstituer à peu près la suite avec ce que ses parents ont déclaré à la presse.

Lorsqu'il arrive chez lui, au 18 rue de Naples, à deux cent cinquante mètres environ du pont de Madrid, c'est sa tante Yvonne, cinquante-sept ans, la sœur de son père, qui lui ouvre la porte (car sa mère est au téléphone). Elle s'apprête à partir – elle vit de petits boulots et doit tenir ce soir-là la réception dans un meublé de la rue Botzaris, près du parc des Buttes-Chaumont. Après un tour, plus tôt dans l'après-midi, aux Galeries Lafayette, où elle a acheté de la laine, elle est venue rendre visite à sa belle-sœur, Suzanne, la mère de Luc, à qui elle tricote une veste. Dans l'appartement se trouve également Jeanne Brulé, soixante-quinze ans, la mère de Suzanne : elle est venue dîner.

Le logement des Taron se trouve dans la cour – après le hall et le premier bâtiment – du 18 rue de Naples. C'est une sorte de petit pavillon dont ils louent le premier étage et la moitié du rez-de-chaussée – l'autre étant occupée par un couple de retraités, les Harburger. Une porte vitrée donne sur un vestibule avec un divan, puis deux petites pièces, dont une qui sert de salle de jeux à Luc. Un escalier mène à l'étage, où se trouvent la salle de séjour, la chambre des parents, celle de Luc, la cuisine et la salle de bains.

En rentrant de l'école, Luc accroche son blouson dans le vestibule, range ses chaussures sous le divan, comme d'habitude, met ses chaussons, et monte avec son cartable au premier étage, dans la

salle de séjour, pour goûter près de sa mère et de sa grand-mère maternelle – sa tante Yvonne le croise, elle part pour la rue Botzaris.

Yves Taron, le père de Luc, est représentant de commerce. Ses affaires d'import-export, un temps florissantes, comme dit le poète, sèchent sur pied et ne donnent plus grand-chose – les Trente Glorieuses commencent déjà à avoir du plomb dans l'aile, c'est le début de la fin des beaux jours et des haricots. Pour nourrir sa famille, il vend des appareils radioélectriques pour la société Antenna – La Valette – Télé Service du Midi, qui vit ses dernières heures, et des pistolets d'alarme pour la maison Moser, à Haguenau, en Alsace, près de chez ma femme, Anne-Catherine, dont la mère est encore une gamine (tandis que la mienne, pâlotte dans son lit de la clinique Louis-XIV à Saint-Germain-en-Laye, est maman pour la première fois depuis la veille). Il s'occupe également d'enquêtes statistiques pour l'Insee et la Cofremca, et de publipostage pour le magazine *Réalités*. Pour mener à bien cette dernière activité, souvent fastidieuse, il est aidé par sa femme, Suzanne, et sa sœur Yvonne, dont c'est un des petits boulots : elles « font des adresses », comme dit le petit Luc, sur des enveloppes. Yves Taron et Suzanne Brulé ne sont pas mariés.

Le bureau d'Yves Taron se trouve dans un autre bâtiment du 18 rue de Naples, au troisième étage (à l'époque de la florissance, il louait aussi un petit appartement sur le même palier, où logeait sa bonne, Paulette, partie depuis longtemps chez des employeurs plus aisés), il n'a pas grand chemin à faire pour rentrer chez lui. Ce jour-là, il passe voir son fils qui termine de goûter (il n'a mangé que deux petites tartines beurrées, disant à sa mère qu'il n'avait pas faim), et lui demande de lui montrer son carnet pour voir ce qu'il a comme devoirs pour le lendemain : Janne Foubert n'en a donné qu'un seul à ses élèves, un exercice de conjugaison, celle du verbe *rire*.

Tandis que Luc, dans sa chambre, commence son brouillon – « Je ris, tu ris, il rit... » – comme le lui a demandé son père (ils feront la mise au propre ensemble), celui-ci ressort, il a des enveloppes à mettre au bureau de poste de la rue du Rocher, sa mère entame un travail de dactylo dans la salle de séjour, et sa grand-mère, on ne sait pas, elle feuillette un magazine, assise sur un fauteuil près de sa fille, peut-être. Au bout d'un quart d'heure environ,

Le fou

Suzanne voit son fils sortir de sa chambre : il descend ranger ses jouets, lui dit-il. Une dizaine de minutes plus tard encore, ne l'entendant pas, ne le voyant pas remonter, elle a un pressentiment, un doute. Elle a laissé son sac à main sur le palier du premier étage, en haut de l'escalier. Elle sait que Luc a parfois les mains qui traînent. Elle sort de la salle de séjour : son sac n'est plus là. Luc n'est pas dans sa chambre. Suzanne descend. Son sac est posé sur le divan de l'entrée, ouvert. Les chaussons de Luc sont en dessous, il a remis ses chaussures. Et pris son blouson.

Suzanne regarde dans son porte-monnaie, il y avait deux billets, ils n'y sont plus – elle ne se rappelle pas si c'étaient deux billets de 10 francs, nouveaux francs depuis quatre ans, ou un billet de 10 et un de 5, mais en tout cas, Luc a pris 15 ou 20 francs, ce n'est pas rien (cette année-là, 15 francs correspondent par exemple à cinquante *Parisien libéré*, ou à trente-sept baguettes de pain). En partant, il n'a pas refermé tout à fait la porte d'entrée, il l'a simplement poussée, sans doute pour ne pas faire de bruit. Suzanne écarte le voilage de la vitre, et voit son fils revenir.

Quelques secondes plus tôt, Patrick Gallier, dix ans, qui est dans la classe de Luc, descendait la rue du Rocher pour se rendre au catéchisme. Il venait de chez lui, boulevard de Courcelles. Il a vu Luc remonter la rue sur l'autre trottoir et tourner en courant dans la rue de Naples, vers chez lui. Ses chaussettes rouges moulinaient à toute vitesse. Il portait son blouson marron clair.

Luc a franchi le hall de l'immeuble, puis la porte qui donne sur la cour, qu'il traverse « en courant mais sur la pointe des pieds », selon Suzanne. Il espère peut-être rentrer en douce, sans que personne ait remarqué sa petite fugue, mais sa mère ouvre la porte en grand et lui demande : « D'où viens-tu ? » (« Je ne me pardonnerai jamais cette phrase », confiera-t-elle au *Figaro* deux ans plus tard.) Surpris, Luc se pétrifie et devient tout rouge – « rouge comme je ne l'avais jamais vu jusqu'alors, dira Suzanne à *Détective*. Je me suis rendu compte qu'il avait été choqué ». Après un instant de stupeur, et sans répondre à la question, Luc pivote et repart à toutes jambes. Arrivé face à la porte qui donne sur le hall de l'immeuble, il pose la main sur la poignée et se retourne vers sa mère. Elle lui parle de la voix la plus douce et posée possible (« Je voulais l'encourager à revenir, en lui faisant croire par mon attitude que je ne m'étais pas

aperçue qu'il avait pris de l'argent dans mon sac »), sans s'avancer vers lui dans la cour : « Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu fais ? » Ils se regardent encore un peu, Luc ne répond pas, ouvre la porte et s'éloigne dans le hall vers la rue. « Il était vêtu de son blouson de velours côtelé marron clair, avec fermeture Éclair sur le devant. » Suzanne ne reverra plus jamais son « petit bonhomme », comme elle l'appellera encore la dernière fois qu'on la verra à la télévision, quarante et un ans plus tard, en 2005.

Elle est en chaussons (« et en peignoir », ajoutera le père de Luc, mais on ne sait pas, il est peut-être un peu tôt pour ça), elle ne peut pas se lancer à sa poursuite. Elle remonte immédiatement au premier étage, prévient sa mère, enfile ses chaussures et redescend, en prenant au passage un cabas : elle en profitera pour faire quelques courses dans le quartier ; elle n'est pas réellement inquiète, elle pense retrouver son fils assez rapidement. (Ce n'est pas la première fois qu'il se sauve de la maison. Il a déjà fait deux fugues. Le 15 février précédent, après s'être fait réprimander pour de mauvaises notes à l'école, il est parti de chez lui vers 18 heures. Ses parents ont été prévenus à 21 h 30 qu'il avait été retrouvé par un chauffeur de taxi en attente à la station qui se trouvait au croisement de la rue Rodier et de la rue de Maubeuge, à deux kilomètres de la rue de Naples : il avait été intrigué par cet enfant assis seul, un jouet à la main, sur l'un des deux bancs de la petite place qui s'appelle aujourd'hui la place José-Rizal, entre cinq ou six arbres maigres et une vespasienne, qu'on a depuis remplacée par quelques gros pots de fleurs en béton. À peine deux semaines plus tard, le 2 mars, il a de nouveau fugué. Dans l'après-midi, Janne Foubert et le directeur de l'école de la rue de la Bienfaisance, Roger Besnard, lui avaient fait part de leur intention de le faire redoubler son CM1 s'il n'était pas plus attentif en classe. Il était inquiet, il craignait de l'annoncer à ses parents. À son retour à la maison, sa mère lui a plusieurs fois demandé de se laver les mains, il ne voulait pas, il s'est braqué, il est parti en claquant la porte. Après de longues recherches dans le quartier, son père a signalé sa disparition au commissariat du quartier de l'Europe, à 21 heures. Finalement, revenant bredouilles peu avant 23 heures, ses parents ont fait un tour dans l'immeuble et l'ont retrouvé endormi sous l'escalier de l'un des bâtiments, où il s'était caché pour passer la nuit, espérant

certainement que, demain étant un autre jour, tout serait arrangé à son réveil.)

Suzanne pense croiser son garçon au pied léger dans une rue voisine, peut-être encore tout près de l'immeuble. Sur le trottoir de la rue de Naples, il n'est ni à droite ni à gauche. Elle se dirige vers la rue du Rocher et la remonte jusqu'à la station Villiers, devant laquelle se trouvent un manège (toujours là cinquante-cinq ans plus tard, après avoir fait tourner des générations entières d'enfants, dont le mien) et quelques stands d'attractions foraines. Luc n'est pas là. Elle se rend ensuite au Prisunic (le Monoprix d'aujourd'hui), car elle sait que son fils, quand ils y vont, aime l'attendre au rayon des jouets. Luc n'est pas là non plus. En ressortant du magasin, Suzanne s'aperçoit qu'elle n'a rien acheté. Elle a oublié. Elle marche encore un peu dans les rues et finit par rentrer chez elle au bout de vingt minutes, sans avoir fait les courses prévues, le cabas vide à son bras.

Quelques instants plus tard, Yves Taron revient à l'appartement. Sa compagne lui apprend la nouvelle fugue de leur fils, il ne s'affole pas, il commence à avoir l'habitude. Il part cependant sillonner le quartier à son tour – « immédiatement », affirmera-t-il, tandis que Suzanne croit se souvenir qu'il a d'abord « lu le journal pendant un quart d'heure ». Il effectue à pied une boucle impressionnante, qu'il décrira aux enquêteurs et à la presse : il commence par descendre la rue du Rocher jusqu'à la gare Saint-Lazare, « car Luc aimait regarder les trains », puis passe sur le pont de l'Europe (la place de l'Europe (Simone-Veil aujourd'hui), où convergent les rues de Madrid, de Constantinople, de Saint-Pétersbourg, de Liège, de Londres et de Vienne), remonte par la rue de Rome jusqu'au boulevard des Batignolles, puis, à Villiers, va jeter lui aussi un œil au rayon jouets du Prisunic, continue sur le boulevard de Courcelles jusqu'au parc Monceau, où Luc faisait parfois du patin à roulettes, mais que son père trouve fermé ce soir-là, descend par le boulevard Malesherbes jusqu'à Saint-Augustin, retourne à la gare Saint-Lazare et remonte enfin vers la rue de Naples, où il arrive peu avant 20 heures. « Nous étions contrariés mais pas encore inquiets », dit-il. Le couple et la vieille Jeanne Brulé dînent (des petits pois frais), la télé est allumée mais personne ne la regarde, Suzanne mange peu. Ensuite, pendant qu'elle commence la vaisselle, Yves

repart, cherche encore dans le quartier. Il revient à 21 h 15, pour voir si son fils est rentré : non. Cinq minutes plus tard, la grand-mère s'en va (elle vit seule rue de Lourmel, dans le 15^e arrondissement), Yves sort avec elle, la raccompagne jusqu'au métro Villiers puis reprend sa marche inlassable dans les rues, à peu près aux mêmes endroits, en agrandissant même le cercle jusqu'à la place de Clichy. Dans la salle de séjour de la rue de Naples, Suzanne essaie de se remettre à son travail de dactylo mais renonce vite, « trop énervée ». Elle expliquera au *Figaro* : « Après le dîner, cela devenait plus sérieux. Je me disais que plus le temps passait, plus mon petit bonhomme devait être inquiet sur la réception qui l'attendait. On risquait de ne pas le revoir avant le lendemain matin. Je redoutais aussi un accident sur la voie publique. »

Ne pouvant se résoudre à l'attendre sans rien faire, elle sort de l'appartement, inspecte la cour et le petit jardin, les autres bâtiments, les cages d'escalier où Luc pourrait s'être à nouveau caché, tous les recoins possibles, puis sort dans les rues et tourne dans le quartier, remonte, il n'est pas revenu, ressort et trouve Yves Taron devant la porte. Elle a une idée : elle lui demande d'aller chercher leur voiture et de la garer devant chez eux, sur le trottoir d'en face, du côté des numéros impairs. Elle ne peut pas aller se coucher comme si de rien n'était, et craint, s'ils se contentent d'attendre leur fils à l'intérieur, qu'il fasse comme la dernière fois, n'ose pas frapper à leur porte et passe la nuit quelque part dans l'immeuble.

Yves marche jusqu'à la place Malesherbes, qui deviendra celle du Général-Catroux, au croisement de l'avenue de Villiers et du boulevard Malesherbes, où il gare habituellement leur Simca Ariane grise à toit bleu, dans un garage, pour éviter les PV de stationnement, à huit cents mètres de leur domicile. Il revient la positionner devant le 23 rue de Naples, Suzanne s'installe à l'arrière, se fait toute petite et attend : si Luc essaie de rentrer discrètement, elle pourra le surprendre et le ramener dans son lit. Pendant qu'elle guette, Taron continue à chercher dans les environs, ou reste dans l'immeuble, on ne sait pas trop, il va et vient.

Suzanne est en vaine faction depuis une heure environ quand Yves vient lui suggérer d'abandonner. Il est trop tard, leur fils ne rentrera certainement plus maintenant. Ils regagnent leur appartement, patientent encore une heure en tournant en rond, puis se

Le fou

couchent et essaient de dormir, dans un état d'inquiétude facilement compréhensible. Vers 3 h 30, Suzanne se relève, enfle sa robe de chambre et refait un tour dans les différents bâtiments, les étages et les caves, pendant une vingtaine de minutes. Elle se recouche, sans trouver le sommeil.

Taron se lève à 6 h 30, elle à 7 h 15, alors qu'il est en train de faire sa toilette. Il boit un café, puis, aux environs de 8 heures, reprend ses recherches dehors. Plus exactement, il se dirige vers la rue de Lisbonne, du côté du croisement avec le boulevard Malesherbes, où il arrive vers 8 h 30, car Luc lui a dit que son copain Pascal Maitrejean y habitait : il veut lui demander s'il ne l'a pas vu la veille après l'école, mais, soit que son fils lui ait donné un mauvais numéro d'immeuble, soit qu'il ne lui en ait précisé aucun, il ne trouve pas le domicile des Maitrejean. Il revient encore à l'appartement une fois, deux fois (Luc n'est toujours pas là, non), jusqu'à ce que Suzanne insiste vraiment pour qu'il aille déclarer la disparition de leur fils au commissariat de la rue de Lisbonne. Il ne s'y rend pas tout de suite, il pense à quelque chose, il va d'abord s'assurer que le petit fugueur n'est pas retourné directement à l'école ce matin, sans repasser par chez lui. Il passe donc rue de la Bienfaisance, où il demande d'abord à voir le directeur, Roger Besnard. Non, il n'a pas vu le petit Taron de la matinée. Il est frappé par l'état dans lequel se trouve le père de l'enfant : « Il avait l'air très fatigué et angoissé. Il m'a dit qu'il avait cherché une partie de la nuit son fils, qui avait disparu la veille. [...] M. Taron m'a appris que son fils avait déjà fait une fugue. Après notre conversation, je suis allé voir la maîtresse, M^{me} Foubert. Hors de ma présence, elle a demandé à ses élèves s'ils avaient vu Luc Taron après la sortie de l'école. »

Janne Foubert apprend des choses qu'elle communique au père de son élève. Trois enfants ont vu la veille Luc sortir de l'école à l'heure habituelle, normalement, quoique semblant pressé, et monter l'escalier qui mène au pont de Madrid et à la rue du Rocher (oui, bon, ça n'intéresse pas Yves, qui sait bien qu'il est rentré à la maison), et surtout, le petit Patrick Gallier l'a aperçu courant dans la rue de Naples, en direction de chez lui, à « 18 heures moins le quart » (il est certain de l'heure, à quelques minutes près peut-être, car il n'est pas arrivé en retard au catéchisme, qui débute à

18 heures). Mais ce n'est pas tout. On l'a vu plus tard encore. Un autre enfant l'a croisé à 19 heures à peu près, ou 19 h 15, soit presque une heure et demie après sa fuite devant sa mère. Il regardait la vitrine d'un magasin de radios, rue de Rome, et s'est ensuite dirigé vers le pont de l'Europe. Roger Besnard conseille vivement à Yves Taron d'alerter le commissariat de police.

Avant de repartir, le père de Luc échange encore quelques mots avec Jean Victor, le concierge de l'école, qui, entre autres, surveille la sortie des enfants. Il lui demande s'il a entendu des garçons de l'établissement dire qu'ils avaient vu son fils la veille après les cours, et lui explique que Luc est parti après avoir dérobé 15 francs à sa mère. Le concierge, comme le directeur, lui suggère de prévenir immédiatement la police. Taron lui répond que Luc a fait d'autres fugues et qu'il est toujours rentré. Mais qu'il se rend tout de même au commissariat de ce pas.

« Vers 10 h 30, M. Taron s'est finalement résolu à prévenir le commissariat », déclarera Suzanne Brulé. Avant cela, il est revenu une nouvelle et dernière fois chez eux (Luc n'est pas là), puis a repris la direction de la rue de Lisbonne, où se trouve le poste de police, au numéro 1. Il y signale la fugue de Luc, onze ans, « vêtu d'une culotte courte beige, d'un blouson de velours marron, d'une chemisette bleu marine, de chaussettes rouges et de chaussures basses marron ». L'appel ne sera lancé sur la radio de la police qu'en fin d'après-midi.

Pendant ce temps, à 11 heures, c'est au tour de Suzanne de sortir explorer de nouveau les alentours de la rue de Naples, de plus en plus loin. Comme son conjoint plusieurs fois la veille, elle commence par se rendre à la gare Saint-Lazare, rue d'Amsterdam, rue de Provence, elle tourne autour du Printemps, boulevard Haussmann, et revient. Elle est de retour rue de Naples à 12 h 10, son compagnon vient de rentrer du commissariat. Elle lui prépare des œufs, elle ne mange rien, elle ne peut pas. Après son déjeuner, vers 13 heures ou 13 h 30, Taron va chercher sa Simca Ariane, qu'il a garée entre-temps, à un moment ou un autre, rue du Général-Foy, devant l'école Fénelon-Sainte-Marie, à deux cents mètres de chez eux. Il roule jusqu'à la rue Caulaincourt, dans le 18^e arrondissement, où il va livrer à la société Multivox deux paquets contenant des enveloppes publicitaires rédigées par Suzanne. Plus tard, dans

Le fou

l'après-midi, il se rend au parc Monceau, où il donne le signalement de son fils au brigadier gardien, M. Broussoux, puis il passe un long moment, une heure ou plus, sur le pont de l'Europe, à attendre, à tout hasard, car il sait que « Luc aimait être noyé par la fumée des locomotives qui passaient en dessous ».

Entre 18 heures et 18 h 30, seule chez elle, Suzanne reçoit un coup de téléphone du poste de police du quartier. On lui demande une photographie de son fils. Elle en cherche une, la plus fidèle possible, puis sort de l'immeuble et aperçoit Yves Taron au bout de la rue, qui vient vers elle. Elle lui fait signe d'approcher rapidement.

À 19 heures, le père de Luc Taron arrive au commissariat de la rue de Lisbonne, la photo à la main. Quelques instants plus tard, on le fait monter dans une voiture, on lui indique qu'on l'emmène à Palaiseau.

Janne Foubert connaît bien ses élèves. Quand l'un d'eux lui a affirmé avoir aperçu Luc la veille, à 19 heures ou 19 h 15, devant un magasin de radios de la rue de Rome, elle a senti, à sa voix, ou à son attitude, qu'il racontait n'importe quoi. Elle a convoqué ses parents. Et le lendemain, ils ont dû se rendre avec leur fils au commissariat, où il a reconnu qu'il avait menti, qu'il n'avait pas croisé Luc ce soir-là, qu'il n'avait dit cela que pour se rendre intéressant. En réalité, donc, personne n'a vu le petit garçon depuis qu'il s'est retourné vers sa mère à la porte du hall, avant de courir vers la rue.

Dans *Dora Bruder*, Patrick Modiano écrit, à propos de la première fugue de Dora, qui s'est sauvée, le 14 décembre 1941, du pensionnat catholique de la rue de Picpus où elle était plus ou moins à l'abri : « La fugue – paraît-il – est un appel au secours et quelquefois une forme de suicide. Vous éprouvez quand même un bref sentiment d'éternité. »

CET HOMME EST DANGEREUX.

C'est le chef des kidnappeurs de M^{me} Dassault.

Il est prêt à tirer pour se défendre.

Paris Jour, 27 mai 1964.

Une médiocre Norma : Maria Callas.

La grande affaire, ou plutôt la seule,
est de savoir si M^{me} Callas chante bien,
ou si elle chante mal. Elle chante faux.
Elle n'a jamais été à son aise dans les aigus.

Libération, 27 mai 1964.

Le cadavre d'un garçonnet trouvé
dans les bois de Verrières (Seine-et-Oise).

Le corps d'un garçonnet paraissant âgé
d'une dizaine d'années a été découvert ce matin
vers 6 heures dans les bois de Verrières.

On ignore encore s'il s'agit
d'un crime ou d'un accident.

AFP, 27 mai 1964, 11 h 45.

Peu après le lever du jour, le 27 mai 1964, une heure avant qu'Yves Taron se lève et fasse sa toilette, Jules Beudard est déjà prêt, pimpant, il sort de chez lui, 27 rue du Moulin, à Igny, dans ce qui est aujourd'hui l'Essonne mais s'appelait, pour trois ans et demi encore, la Seine-et-Oise. Il a cinquante-huit ans, il est marié depuis trente ans, père de cinq enfants, il est manoeuvre spécialisé : il s'occupe de l'entretien dans une usine de Saclay, une petite ville voisine, sans Novotel encore. Deux ou trois fois par semaine, quand le temps le permet et qu'il est en forme, il va marcher une demi-heure dans le bois de Verrières, à cinq ou six cents mètres de chez lui à vol d'oiseau, avant de partir travailler. Ça ne fait pas de mal. (Si on aime.) Il a plu un peu la veille au soir, il reste quelques nuages gris, l'air est humide, frais, mais ça va. Jules Beudard franchit le passage à niveau de la ligne de Sceaux, le train qui mène à la capitale, puis le petit pont de la Bièvre, qui se jette quelques kilomètres plus loin dans les égouts de Paris. Sur le chemin du Salvart, il longe le mur d'enceinte du château de Marienthal, puis la maison et le champ de betteraves d'un M. Marchand. Il traverse la petite route de Bièvres, à l'endroit où j'ai garé ma Kia Sportage avant de vomir et, comme moi, pénètre dans le bois en grim pant sur un talus. Il entame sa bouclé forestière sur la droite. Environ une demi-heure plus tard, il est presque revenu à son point de départ et s'apprête à sortir de la forêt quand il aperçoit, à une trentaine de mètres, au pied d'un gros chêne, ce qu'il prend d'abord pour un paquet, de linge peut-être. Il est 5 h 30, il fait jour depuis

Le fou

trois quarts d'heure, il comprend vite en s'approchant que ce n'est pas du tout un paquet. C'est un enfant d'une dizaine ou d'une douzaine d'années, couché comme de trois quarts, pas tout à fait sur le dos, plutôt sur le côté gauche, les pieds vers l'arbre, les jambes croisées au niveau des mollets, le bras droit le long du corps, le bras gauche presque perpendiculaire. La première chose qui le frappe, ce sont les chaussettes rouges. Puis il remarque que le petit corps n'a qu'une chaussure, l'autre est posée, lacets faits, à une vingtaine de centimètres de la main droite. Il note ensuite le short beige, le polo bleu en tissu éponge, un maillot de corps blanc en dessous. Il s'accroupit pour savoir si l'enfant, aux yeux fermés, est toujours vivant. Il voit de la terre dans les narines et dans la bouche, entrouverte. Une marque rouge sur le côté droit du cou, près du larynx, peut-être une griffure. Il prend délicatement le bras gauche, qui est souple. Le poignet est à peine tiède, presque déjà froid. Le pouls ne bat plus. Jules se relève et redescend vers la civilisation.

Juste avant d'atteindre en bas la petite route de Bièvres (au-delà de laquelle, en face de lui, il aperçoit un homme et une femme qui ont commencé à travailler dans le champ de betteraves), il emprunte en trottant un chemin qui la longe dans le bois sur deux cents mètres environ, puis cette fois traverse la route, passe entre le château et la propriété Marchand pour rejoindre le chemin du Salvart et marche aussi vite qu'il peut jusqu'à la mairie d'Igny. Il y trouve le secrétaire, M. Cardinal. (Il est 5 h 40, on ne traîne pas au lit, dans l'administration.) Celui-ci alerte aussitôt les pompiers de la ville, et le commissariat de Palaiseau, la grande ville la plus proche. C'est le sous-brigadier Langlois qui est de faction ce matin-là, il les rejoindra sur les lieux.

À 5 h 50, une voiture conduite par M. Ligneul, chauffeur de la mairie et pompier volontaire, se gare le long du bois, entre le talus et le champ de betteraves. À bord se trouvent Jules Beudard et le secrétaire de la mairie. Ce dernier se dirige directement vers le couple dans le champ, qui s'est arrêté de biner en les voyant arriver. Il leur apprend que le cadavre d'un enfant a été retrouvé au pied d'un arbre à quelques dizaines de mètres, et leur suggère de monter le voir avec lui pour savoir s'ils le connaissent. Ils s'appellent Pierre et Geneviève Lelarge, il a trente-six ans, elle vingt-sept, ils travaillent en tant que

gardiens et jardiniers pour le compte de l'ingénieur Marchand, propriétaire de la maison voisine et de ce petit champ. Ils ont un chien qui traîne dans le coin, un bâtard, Doudou.

Devant le chêne, cinq personnes regardent le corps de Luc Taron. Les Lelarge n'ont jamais vu ce petit garçon, pas plus que M. Cardinal. Le pompier Ligneul le recouvre d'une couverture qu'il a apportée, sans le déplacer ni le toucher. On attend le sous-brigadier Langlois, qui arrive bientôt. Après avoir constaté la mort, comme tout le monde, il file réveiller le commissaire principal Xavier Pavillon, chef de la circonscription de Palaiseau, qui lui demande d'aller prévenir l'OP – officier de police – Marcel Sepulcre, au poste de police d'Orsay, et le médecin le plus proche, le docteur Henry Locussol, d'Igny ; et de lui rendre compte par radio de ce qu'il apprendra.

Dans le bois, on effectue les toutes premières constatations officielles, sommaires. Le cadavre de l'enfant non identifié se trouve à soixante-dix mètres de la route de Bièvres. Pour l'atteindre, il faut emprunter une sorte de petit chemin, à peine un chemin, une piste de terre et de feuilles entre les arbres, encombrée de pierres à moitié enterrées et de racines, qui monte perpendiculaire à la route, fort d'abord puis plus faiblement, jusqu'au chêne, six ou sept pas sur la gauche, au pied duquel se trouve l'enfant. Le corps est allongé presque sur le dos, parallèlement à la route de Bièvres, vers laquelle est tendu le bras gauche. Le visage, aux yeux fermés, est tourné vers le bas, vers la route aussi. Les pieds, dont l'un est déchaussé, se trouvent vers l'arbre, à environ un mètre du tronc, la tête à une cinquantaine de centimètres d'un buisson ou d'un arbuste (quand je suis au même endroit en 2019, le buisson ou l'arbuste est devenu un genre d'arbre à trois troncs (je ne sais pas ce que c'est, et je ne suis pas le meilleur en descriptions d'arbres), d'une dizaine de mètres de haut). Autour du garçon mort, sur les feuilles et les brindilles qui recouvrent le sol, il semble n'y avoir aucune trace de lutte. Les vêtements du petit, hormis sa chaussure droite, sont d'ailleurs parfaitement ajustés (et propres, à part quelques feuilles et traces de terre au niveau du thorax), seuls deux boutons nacrés du col du polo sont défaits (le troisième et dernier est fermé), et il semble n'y avoir eu aucune tentative d'agression sexuelle (ce que confirmera l'autopsie). C'est à peu près tout ce qu'on peut dire pour l'instant.

Le fou

Le pompier Ligneul, le sous-brigadier Langlois et l'OP Sepulcre n'écartent pas la possibilité d'un accident. Ils savent que les enfants du coin aiment bien grimper dans les arbres, notamment pour y chercher des nids. Or, les policiers lèvent la tête, il y en a un dans celui-ci. L'enfant a-t-il pu tomber ? Mais l'état de son corps, ni froid ni rigide, indique qu'il n'est pas mort depuis la veille. Comment imaginer qu'il se soit mis à grimper jusqu'à un nid en pleine nuit ? Des recherches sont effectuées sur le tronc, tout autour : on ne trouve aucune sorte de trace. De toute façon, ce n'est pas possible, le chêne est très large, même un adulte ne peut en faire le tour avec les bras, et la première branche est à deux mètres vingt de hauteur. (Cinquante-cinq ans plus tard, l'aube s'est levée pour moi aussi, j'observe l'arbre, je me souviens (vaguement, certains détails) des photos des « lieux du crime » qui seront prises dans quelques minutes par le sous-brigadier Manuel Pastor, du commissariat de Palaiseau, et Robert Poitevin, de l'Identité judiciaire, et que j'ai vues aux Archives départementales des Yvelines. Au contraire de l'arbuste, l'arbre est resté le même pendant toutes ces années. La première branche a été coupée, cassée, ou est morte toute seule, mais il en reste encore le nœud et quelques centimètres sur le tronc, à deux mètres vingt.) Or l'enfant, à vue d'œil, ne mesure pas plus de 1,40 m.

À 6 h 50 arrive le docteur Henry Locussol, dont le cabinet se trouve au 6 avenue de la Division-Leclerc, tout près de la gare d'Igny. Coup de chance, ce n'est pas le médecin de base ni le jeunot qui débute, c'est un homme très expérimenté, fin, intelligent, posé, sûr. Pour lui, ça ne fait aucun doute, il ne s'agit pas d'un accident. Mais ses observations et conclusions, fondées principalement sur la terre qui encombre les voies respiratoires de Luc, la cyanose de son visage, jusqu'au cou, et les multiples traces de griffures, plus ou moins importantes, qu'on remarque près de son larynx ou derrière ses oreilles, ne seront révélées que plus tard à la presse. À 11 h 45, l'Agence France-Presse indiquera qu'on « ignore encore s'il s'agit d'un crime ou d'un accident », à 12 h 38 qu'il est « impossible, en l'état actuel de l'enquête, de dire s'il s'agit d'un crime », et à 14 h 54 que « la thèse de l'accident pourrait être retenue », même si, onze minutes plutôt, à 14 h 43, la même AFP, en précisant que « la mort remontait seulement à quelques heures », signalait que « la petite

victime avait à la nuque et au cou des traces suspectes, ainsi que des traces de terre sur le côté du visage, comme si une main vigoureuse avait voulu plaquer la tête de l'enfant contre le sol ». Même le lendemain, jeudi 28 mai, *Libération* titrera : « Crime ou accident ? » France Inter s'avancera davantage, plus précisément, et plus tôt : dès 13 heures, le mercredi, dans « Inter Actualités », le reporter Alain Barrault, qui se trouve sur place, déclarera, après avoir interviewé le commissaire Pavillon de Palaiseau : « Il s'agit peut-être là d'un crime. Des traces de strangulation ont été relevées. » Par ailleurs et accessoirement, le médecin remarque sur le tibia de la jambe gauche du garçon, à quinze centimètres au-dessus de la cheville, une petite blessure datant de quelques jours, soignée au mercurochrome.

Henry Locussol est encore en train d'examiner l'enfant dont personne ne connaît l'identité (sa mère, rue de Naples, à vingt kilomètres de là, est en train de se lever, après une nuit quasiment sans dormir, et son père se rase), quand apparaît la rigidité cadavérique, entre 7 h 30 et 7 h 45. Il pourra ainsi déterminer assez précisément l'heure de la mort. Pour l'instant, il se contente de dire qu'elle est intervenue « au milieu de la nuit ».

Dans la poche droite du short, on trouve une pièce de 5 centimes (5 anciens francs) et un jeu d'osselets complet, en métal léger : cinq gris, ou argentés, et un rouge. Dernières notes pouvant être utiles à une identification : l'enfant a les cheveux châtain clair, les yeux marron, et les oreilles légèrement décollées. Il se rongeaient les ongles.

À 9 h 50, l'OP Marcel Sepulcre rend compte de tout cela par radio, comme convenu, au commissaire Pavillon, qui prévient le parquet et le SRPJ de Versailles. À 10 h 10, tandis qu'Yves Taron discute avec le directeur à l'école de la rue de la Bienfaisance pour savoir si son fils s'y est rendu ce matin, les commissaires Jean Samson et Robert Bacou, de la première brigade de police judiciaire de la Sûreté nationale, qu'on surnomme la « première brigade mobile » (c'est la première « brigade du Tigre »), arrivent de Versailles, accompagnés des OP André Mawart et Joseph Valencia, de l'OPA (officier de police adjoint) Joseph Tur, et des OPA Poitevin et Lopez, de l'Identité judiciaire, qui seront chargés l'un de prendre des photos, l'autre de tracer des plans précis des lieux. Pendant ce temps, Jean-Claude Seligman, doyen des juges d'instruction au

tribunal de grande instance de Versailles, est saisi de l'affaire et délivre une commission rogatoire au commissaire divisionnaire René Camard, chef du SRPJ de Paris, dans le cadre d'une procédure « contre X pour rechercher les causes de la mort de X ».

À 13 heures, alors que France Inter annonce à la France entière la découverte du cadavre d'un enfant inconnu « dans les bois de Verrières, près de Palaiseau », et qu'Yves Taron vient de terminer ses œufs et s'apprête à partir livrer ses enveloppes chez Multivoix, le corps de son fils est conduit à la morgue de l'hôpital d'Orsay. À 15 heures, vingt gardiens de la paix arrivent sur place (selon *France-Soir*, car *Libération* en a dénombré cinquante – mais c'est *France-Soir* qui a raison, c'est confirmé par le premier rapport des commissaires Samson et Bacou) et commencent à ratisser les environs du chêne. (J'y pensais lorsque j'étais assis là, dans le silence complet (ou peu s'en faut : pour rappel, une petite branche craque à une cinquantaine de mètres), le silence et l'immobilité, la stagnation partout. Je sentais autour de moi la présence rémanente de tous ceux qui marchaient et parlaient ici ce matin-là, dont j'avais vu certains sur les photos aux Archives, ou dont je n'avais aperçu que le bas du pantalon et les chaussures, sur les premiers clichés, lorsqu'ils étaient autour du corps de l'enfant, et dont la plupart, peut-être tous, aujourd'hui sont morts. J'avais du mal à assimiler cette double sensation étrange : être là, au milieu d'eux, longtemps après, et, dans leur temps, être à vingt kilomètres de là, dans un berceau en plastique, pesant moins de trois kilos.)

Un quart d'heure plus tard, le sous-brigadier Claudius Micheau, maître-chien à la brigade canine d'Argenteuil, arrive sur place avec la star de la discipline, Blarno, véritable célébrité dans le monde de la truffe. (On parle même de lui dans plusieurs numéros de la *Revue de la Sécurité nationale*.) Tous deux entament leur travail au pied de l'arbre à 15 h 15, pendant qu'Yves Taron est dans la fumée des locomotives sur le pont de l'Europe. Au départ du corps de Luc pour la morgue, les policiers ont gardé son polo et ses chaussures. On les fait sentir à Blarno. Il parcourt alors une longue boucle dans les bois. Selon *Libération*, il guide son maître sur huit cents mètres « à l'intérieur d'un quadrilatère », avant de revenir au pied du chêne. Selon *Le Parisien libéré*, il effectue « une balade de cinq kilomètres dans les bois » avant de se diriger vers Igny. Selon

France-Soir, Blarno « a mené jusqu'à Igny, où passe le chemin de fer, et a achevé sa course dans une blanchisserie après avoir marqué l'arrêt dans deux cafés ». Le mieux est de se fier au rapport du sous-brigadier Micheau Claudius, matricule 268 744, rédigé le soir même : après avoir flairé le polo, Blarno « a traversé une partie de la forêt sur une distance totale de dix kilomètres environ ». (C'est beaucoup.) Il est ensuite entré dans Igny, où la piste s'est arrêtée, à 18 heures, après trois heures de recherches. Le commissaire principal Pavillon en déduit qu'il est possible que le tueur soit monté dans une voiture à Igny. Claudius conclut ainsi son rapport : « Bon travail du chien Blarno. »

Avant de terminer, on prend la déposition de Jules Beudard, qui précise qu'il n'a vu personne, absolument personne, ni sur son chemin matinal vers la forêt, ni au cours de sa promenade d'une demi-heure, ni au moment de la découverte du corps. En longeant la route à l'intérieur du bois pour se rendre à la mairie, il a simplement aperçu le couple Lelarge dans le champ de betteraves.

On s'avance ensuite dans Igny pour interroger les habitants, ont-ils remarqué quelque chose ? Non, personne, rien de particulier durant la nuit, ni le matin. Les policiers apprennent tout de même que le bois de Verrières, qui occupe une vaste superficie d'environ trois kilomètres sur quatre, n'a pas une très bonne réputation : la nuit, paraît-il, des hommes s'y retrouvent. D'autre part, deux retraités, Henri et Marie-Thérèse Minvielle, dont la maison se trouve au bord de la route de Bièvres, non loin du champ de betteraves (de l'autre côté, par rapport à la propriété Marchand), disent avoir été réveillés, lui par le démarreur d'une voiture, actionné bruyamment à plusieurs reprises, elle par « des bruits de claquements de portières, assez violents ». Mais ils ne peuvent pas se montrer très précis : c'était entre 3 et 7 heures du matin. Il peut s'agir, au milieu de la nuit, du ou des assassins de l'enfant ; il peut aussi s'agir de la voiture du chauffeur de la mairie d'Igny, ou de celles des policiers, qui étaient sur les lieux à partir de 5 h 50.

Les époux Lelarge, eux, brièvement interrogés par l'OP Sepulcre, déclarent qu'ils ont commencé à biner à 5 heures, et n'ont rien vu de spécial jusqu'à ce que M. Cardinal, le secrétaire de la mairie, vienne les chercher dans leur champ pour les avertir du drame. « Je

n'ai pas remarqué d'individu sortant du bois, et je ne peux pas fournir de renseignement utile à l'enquête », conclut Pierre Lelarge.

Les premières recherches s'achèvent, les gardiens de la paix vont rentrer au poste, les docteurs dans leur cabinet, les reporters dans leur rédaction. Mais eux non plus, les policiers, les médecins, les journalistes, ne sont pas sortis de la forêt.

Je la quitte avec eux, provisoirement. Je reprends la Kia, avec ma gastro, retourne au Novotel pour me reposer un peu et payer, puis, en remontant vers Paris, je passe par Jouy-en-Josas, où j'ai quelque chose à voir. C'est tout près d'Igny, à trois ou quatre kilomètres. Je m'arrête devant le numéro 38 de la rue du Docteur-Kurzenne, une grande maison aux volets verts. Patrick Modiano y a passé, entre 1952 et 1953, une année particulière, qui nourrira plusieurs de ses romans, *Remise de peine*, *Un pedigree*, *Livret de famille*, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*, et peut-être même la plupart des autres. Il avait alors sept ans, deux de plus que son frère Rudy (qui mourra d'une leucémie en janvier 1957, à neuf ans). Leur mère, l'actrice flamande Luisa Colpeyn (Modiano écrit Louisa), les avait confiés à l'une de ses amies, Suzanne Bouquereau, qui habitait là avec deux autres femmes et recevait des invités pittoresques, marginaux ou louches, qui changeront de nom et de profession de livre en livre, comme Jean Normand, alias Jean Duval, « le grand à la Jag », qui conseille à Patrick de lire des « Série noire » pour apprendre la vie et sera mêlé plus tard à l'affaire Ben Barka, et des amis de son père (Albert, Alberto en fait, alias Aldo, le personnage principal de l'œuvre de son fils) qui l'accompagnent, toujours le jeudi, lorsqu'il vient rendre visite à ses garçons, entre deux affaires bancales ou deux séjours à l'étranger, en Afrique notamment : le producteur Sacha Gordine et le trouble Jacques Boudot-Lamotte, au regard noir, qui conduit une vieille Bentley aux banquettes de cuir défoncées, et apparaîtra dans plusieurs romans sous diverses identités. Un soir de l'hiver 1953, en rentrant de l'école, Patrick et Rudy Modiano, qui ont dormi la veille chez une vieille voisine de Suzanne Bouquereau, retrouvent la maison du 38 rue du Docteur-Kurzenne pleine de policiers, qui cherchent, qui perquisitionnent. Il n'y a plus personne d'autre. Toutes les occupantes de la maison, leurs amies et leurs invités, ont disparu. Ils se sont dispersés, ils ont continué leur vie, ils sont en 1964 quelque part dans Paris ou

Au printemps des monstres

ailleurs, eux et leurs semblables. (Patrick reviendra en 1956 à Jouy-en-Josas, pensionnaire au collège du Montcel (il y croisera Michel Sardou), dont il se sauvera en janvier 1960, à quatorze ans, par amour pour la belle Kiki, rencontrée chez sa mère – mais il sera rattrapé quelques jours plus tard. Il sait de quoi il parle quand il imagine ce qu'a pu ressentir Dora Bruder, le jour de sa fugue.)

« Une seule piste, bien vague : un Arabe
a été vu sortant du bois tragique. »

Radio Luxembourg,

27 mai 1964, actualités de 22 heures.

Dans la voiture du commissariat de la rue de Lisbonne, Yves Taron arrive à celui de Palaiseau à 19 h 40. On lui montre les vêtements de l'enfant retrouvé dans le bois, le polo et les chaussures qui ont été flairés par le chien Blarno, le short beige à petits carreaux et les chaussettes rouges. Il les reconnaît immédiatement – et indique aux policiers présents qu'il manque son blouson de velours côtelé marron clair. Le plus douloureux reste à faire, on le conduit à la morgue d'Orsay, à cinq ou six kilomètres de là. Il y arrive à 20 h 55 et reconnaît le corps de Luc. Deux mois plus tard, il se rappellera ce moment face au journaliste Alain Ayache, de *France Dimanche* : « Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé ensuite, j'ai senti des larmes me monter aux yeux, je ne sais plus si j'ai pu les contenir ou si elles ont coulé sur mes joues. L'opinion des autres, à ce moment, m'était bien égale. [...] Je pensais : ce n'est peut-être pas le petit Luc, que tu as vu. Le visage était marqué par les coups, ses traits étaient déformés par la strangulation. Je m'étais peut-être trompé. [...] J'ai dû me convaincre que je ne reverrais jamais mon petit Luc vivant. Jamais plus il ne passerait sa main dans mes cheveux en m'appelant "Jules" pour me taquiner. Jamais plus je n'embrasserais sa peau douce et tiède. Je l'avais embrassé une dernière fois, mais sa peau était froide, glacée, et c'est le souvenir de ce baiser inhumain que je devrai garder à jamais sur les lèvres. » Dès sa sortie de la morgue, il est conduit au 127 rue du Faubourg-Saint-Honoré, où se trouve alors le siège du SRPJ de Paris, la première brigade mobile. La mère de Luc, Suzanne Brulé, y a été

emmenée et l'attend dans le bureau du commissaire Samson – « vêtue d'un manteau rouge », précise l'AFP.

À Orsay, les docteurs Raymond Martin et André Deponge, médecins légistes, débute l'autopsie. Sont présents l'OP Valencia et l'OPA Tur, qui prennent des notes (ils écrivent que la tête de Luc présente deux hématomes, un frontal et un pariétal droit), et l'OPA Poitevin, qui prend des photos – je les ai vues dans le dossier d'instruction, ces images du pauvre petit gars disséqué déchirent le cœur, ça ne donne pas envie d'en parler en détail. Disons juste que les deux experts relèvent des traces de griffures sur le cou, derrière les oreilles, des ecchymoses sur l'épaule, l'omoplate et le bras droits ; les poumons présentent des lésions intenses, et de multiples petits infarctus ; le cerveau est congestif, avec un œdème considérable ; dans l'estomac, on trouve une boule de pâte à mâcher, de chewing-gum, quoi, de la grosseur d'une noix ; l'expertise toxicologique est négative, rien d'anormal dans le sang ; on ne trouve aucune lésion anale (seulement – j'ai hésité à l'écrire, parfois on ne sait pas quoi faire, on a honte, à tort ou à raison – un petit pois frais), aucune trace de violence sexuelle, ni de viol ni de tentative. Luc mesurait 1,37 m, à ce moment de sa vie, le dernier.

Les médias, pendant ce temps, commencent à bouger, beaucoup (les reporters ne sont jamais loin des flics). La première nouvelle importante, c'est l'identification de la jeune victime. Avant les radios et les journaux du lendemain, c'est l'AFP qui donnera l'information, dans la nuit du mercredi au jeudi, à 0 h 09, alors que le père de Luc vient à peine de signer sa déposition au SRPJ, recueillie par l'OP Valencia et l'OPA Tur, et que sa mère est toujours interrogée (par l'OP Mawart et l'OPA André Juif) : « Des policiers chargés d'enquêter sur la mort du garçonnet dont le corps a été découvert mercredi matin à l'aube dans une clairière du bois de Verrières ont entendu ce soir le père de la petite victime, M. Taron, représentant de commerce, demeurant 18 rue de Naples à Paris. "Mon fils Luc, né le 9 mai 1953, devait déclarer le malheureux père, s'était enfui de notre domicile mardi après-midi à 17 h 45, à la suite d'une sévère réprimande de sa mère. Luc était un enfant fugueur. À deux reprises déjà, depuis le début de cette année, il avait fait des fugues. C'était un enfant particulièrement

difficile et instable.” » Puis, tout de suite après, à 0 h 12 : « L'identification du garçonnet, si elle marque une étape dans l'enquête que mène le commissaire Samson, de la première brigade mobile, ne permet pas pour autant de répondre aux nombreuses questions que l'on peut encore se poser. Comment l'enfant est-il arrivé dans les bois de Verrières ? » Dans les kiosques, le lendemain matin, jeudi, les journaux enchaînent. Parmi beaucoup d'autres, presque tous, *Le Parisien libéré* consacre sa une au drame : « Un enfant assassiné dans le bois de Verrières. Il a été découvert étranglé et étouffé au pied d'un chêne. Il a été identifié dès hier soir, c'est le petit Luc Taron, qui avait disparu du domicile familial à la suite d'une légère réprimande. » *Libération* revient sur le travail des enquêteurs et du chien Blarno dans les bois, donne l'identité de Luc, et ajoute trois détails : il portait des semelles orthopédiques pour corriger une déformation de la voûte plantaire, il se rongait les ongles et il avait été soigné pour une carie (en réalité, une fêlure) sur une incisive. (Ce n'est pas précisé nécessairement pour faire pleurer dans les chaumières et les bistrots, c'est que ce qui différencie un humain d'un autre, souvent, c'est ce qui cloche.) Dans l'urgence peut-être, les maquettistes ont commis ce qu'on peut considérer sans sévérité injuste comme une maladresse. Contigu à l'article, qui porte le titre « À sa troisième fugue, Luc (onze ans) est trouvé mort dans les bois de Verrières », juste en dessous, on lit en gros caractères : « Bonne fête maman », et dans l'encadré : « Bien des tirelires vont se vider cette semaine, bien des gosses mystérieux et importants vont aller chez les commerçants faire leur choix... »

Mais dès le mercredi soir, Europe n° 1 avait sorti le premier scoop, avant même l'identification de l'enfant. Le journaliste qui présente les actualités de 20 heures évoque le témoignage d'un « homme qui travaillait dans son champ à 5 heures du matin » et qui « a vu un Arabe sortir du bois ». Ce sera repris et confirmé sur Radio Luxembourg à 22 heures, et dans les informations d'« Europe Soir » : « Un habitant d'Igny a dit aux policiers qu'il avait vu, peu de temps après que le corps de l'enfant a été découvert, un homme sortir des bois. »

Cet habitant d'Igny qui travaillait dans son champ (de betteraves), c'est Pierre Lelarge. Après une brève déposition sur les lieux

le matin, sa femme Geneviève et lui sont interrogés plus officiellement, et plus complètement, à 19 h 30, dans les locaux du SRPJ, alors qu'Yves Taron est encore en route pour Palaiseau. Devant les OP René Mothe et Jean-Claude Pigeon, il déclare que dix minutes environ avant que le secrétaire de la mairie ne vienne les voir dans les champs, c'est-à-dire vers 5 h 30 ou 5 h 40 (ils n'avaient pas remarqué Jules Beudard qui se rendait à Igny sur le chemin forestier qui longe la route), son épouse et lui ont vu un homme sortir du bois quasiment en face d'eux : « Arrivé sur la route, il s'est secoué [une quinzaine de jours plus tard, le 11 juin, dans un reportage, « Le point sur l'affaire Taron », du journal de 20 heures de l'ORTF, Pierre Lelarge sera filmé dans son champ, il dira qu'en descendant du talus, « il se secoua » – on sortait son passé simple, quand on passait à la télévision], il a frotté le bas de son pantalon, comme s'il avait marché dans l'herbe mouillée ou dans la terre. » Il raconte ensuite que leur chien, Doudou, « l'a crié », en fonçant sur lui, que l'homme l'a écarté d'un coup de la sacoche qu'il tenait à la main gauche, puis, ralentissant, marchant normalement, s'est dirigé vers Igny par le chemin du Salvart. « Cet homme m'a paru être un Nord-Africain, âgé d'une quarantaine d'années, d'assez forte corpulence, un peu trapu, à peu près un mètre soixante-dix, nu-tête, bien peigné, vêtu d'un costume bleu pétrole. Je l'ai vu à vingt mètres environ. Je pourrais le reconnaître. »

À 20 h 15, Geneviève Lelarge est interrogée à son tour, confirme les déclarations de son mari. Selon elle, l'homme était « de corpulence et de taille moyennes », et a débouché du bois « un quart d'heure avant l'arrivée des pompiers ».

Naturellement, les policiers sont surpris. Le matin même, moins de trois heures après la découverte du corps, le cultivateur était formel : « Je n'ai pas remarqué d'individu sortant du bois. » Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Questionné à ce propos, sans doute avec insistance, Pierre Lelarge expliquera qu'il a été bouleversé, chamboulé par les événements du matin, mais surtout, comme il le confirmera au *Parisien libéré* le 29 mai (et plus tard encore dans le reportage de l'ORTF) : « Nous avons tardé à parler car nous pensions qu'il s'agissait d'un simple accident. Quand nous avons su que le garçon avait été assassiné, nous nous sommes décidés. » On peut comprendre. Au moment, peu après l'aube, où tout le monde

arrive sur les lieux, les Lelarge sont au centre de l'attention, en tout cas ils peuvent être considérés comme les témoins les plus proches, ils étaient au bord de la route, et à quelques dizaines de mètres seulement du cadavre du garçon. Ils savent qu'ils n'ont rien à voir avec ça, ils ne veulent pas être trop impliqués. Ils ont vu un homme sortir du bois, d'accord, mais le petit a dû tomber de l'arbre, cet homme n'y est très certainement pour rien, s'ils se mettent à en parler, on ne les lâche plus, et c'est tout un cirque, des recherches pour le retrouver, une enquête.

On sait aujourd'hui que les époux Lelarge ont autant de responsabilité dans la mort de Luc Taron que dans celle de Marilyn Monroe. Pourtant, un observateur objectif aurait de quoi les regarder de travers : en théorie, on ne ment pas sans raison (or il est impossible qu'ils aient oublié cet homme en costume bleu pétrole quelques minutes seulement après qu'il est passé sous leur nez, sortant d'un bois dont jamais personne ne sort à cette heure), c'est plus que louche. Jules Beudard, d'ailleurs, ne paraît pas beaucoup plus fiable. Interrogé officiellement le 28 mai au SRPJ, il répète ce qu'il a dit la veille aux premiers enquêteurs : pour entamer sa promenade matinale, il a suivi jusqu'au bout le chemin du Salvart et a pénétré dans le bois quasiment en face du champ de betteraves (un officier de police qui s'est rendu spécialement à Igny pour refaire ce trajet avec lui le note en pointillés sur un plan qu'il dessine) ; mais une semaine plus tard, convoqué de nouveau à la première brigade mobile par l'OP Valencia, qui veut s'assurer qu'il est bien certain de n'avoir vu personne ce matin-là, en particulier cet Arabe en bleu, Jules changera de version : cette fois, il situe son entrée dans la forêt environ deux cents mètres en amont, en face du château de Marienthal (c'est en fait le chemin qu'il a suivi au retour, quand il partait vers la mairie). Si Jules Beudard a tué Luc Taron, je veux bien qu'on me fasse sauter une ou deux rotules à la perceuse. Pourtant, à quelques jours d'intervalle, il donne deux versions complètement différentes de son parcours. Là encore, il y aurait de quoi le fixer longuement en plissant les yeux. Mais c'est révélateur de ce que peut être un témoignage. On peut se tromper, on peut même mentir consciemment, et n'être coupable de rien, ni même motivé par de mauvaises intentions. Les raisons qui poussent à dire autre chose que la vérité sont innombrables.

Le fou

Propulsés par la révélation du couple Lelarge, les hommes des commissaires Samson et Bacou retournent à Igny et tapent du premier coup dans le mille en interrogeant Bernard Boulet. C'est le chef de gare, Bernard Boulet. Il a vingt-sept ans, il est en poste ici depuis novembre 1962. Il connaît ses clients réguliers. Mercredi matin, avant 6 heures, il a vendu un billet pour Denfert-Rochereau à « un individu » qu'il n'avait jamais vu. Il avait une quarantaine d'années, il mesurait 1,70 m ou 1,72 m, il était de corpulence normale, basané, cheveux bruns ou châtain foncé, légèrement ondulés, visage de type méridional, traits assez prononcés, il était vêtu avec recherche, portait un costume bleu pétrole, pas de lunettes, et Boulet n'a pas remarqué s'il portait ou non une sacoche ou une serviette. Après avoir pris son billet, il s'est rendu sur le quai et a probablement pris le train de 6 h 03 pour Paris, une dizaine de minutes plus tard. De toute évidence, c'est le même homme que celui qu'ont vu Pierre et Geneviève Lelarge.

Les policiers ont certes tapé dans le mille, mais une fois qu'on a tapé dans le mille, on n'est parfois pas beaucoup plus avancé. « Le suspect numéro 1 : l'homme au complet bleu », titre *L'Humanité*, mais enfin il est rentré à Paris, voilà, au revoir. (L'AFP indique : « Les policiers ont exploité cet indice en effectuant des vérifications dans les milieux nord-africains de la région. Ces vérifications n'ont pour l'instant donné aucun résultat. ») Ça aidera les journaux à maintenir la tension pendant vingt-quatre heures au moins, c'est déjà ça. Ils en parlent tous le lendemain, de l'homme en bleu, qui est tantôt grand, tantôt fortement charpenté, tantôt mince, il a un visage plein ou les traits creusés, il porte une serviette ou une sacoche, une seule certitude : il est basané, nord-africain ou arabe. Si c'est un homme qui se rendait simplement à son travail (en passant par le bois – mais les gens sont bizarres, on le sait), les enquêteurs lui demandent, par l'intermédiaire des journaux, de se faire connaître. Rien ne vient, personne ne se signale. De toute façon, l'homme en bleu ne va pas tarder à tomber dans les oubliettes médiatiques et policières, plouf, sans laisser de traces.

Entendus séparément au SRPJ dans la nuit du 27 au 28 mai, jusqu'à 4 h 15, les parents de Luc reconstituent son emploi du temps à partir de son retour de l'école, à peu près tel que je l'ai

raconté, en disant grosso modo la même chose, à quelques petites variations horaires près – que comprennent les enquêteurs, on n’a pas toujours l’œil sur sa montre, surtout quand il ne se passe rien de particulier. La principale variation concerne la raison possible de la fugue de Luc. Lors de sa toute première déclaration à l’AFP, probablement avant d’entrer au 127 rue du Faubourg-Saint-Honoré, puisque la dépêche a été diffusée à 0 h 09, Yves Taron disait que son fils avait quitté leur domicile « à la suite d’une sévère réprimande de sa mère ». C’est d’ailleurs ce qu’il avait déclaré le matin au directeur de l’école, Roger Besnard : « Il m’a confié que l’enfant avait été réprimandé par sa mère, à qui il avait volé une somme de 15 francs. » Dans *Le Parisien libéré*, il ne s’agit plus que d’une « légère réprimande ». Dans *France-Soir*, une supposition du père : « Il avait volé 15 francs à sa mère et savait que nous allions le réprimander sévèrement. » Devant les enquêteurs, Yves Taron se décale encore : « Ma femme ne lui a pas fait de réprimande. Elle l’a rencontré sur le pas de la porte, elle n’a pas eu le temps de lui reprocher son geste. » Enfin, le lendemain, le 28 mai, tout devient plus simple. Après quelques courtes heures de sommeil, les parents ouvrent la porte de leur duplex aux policiers, qui viennent, non pas perquisitionner, mais voir s’ils trouvent des indices – après une enquête de routine dans le voisinage. Ils s’intéressent évidemment à la chambre de Luc, fouillent un peu partout, regardent dans ses cahiers... Son cartable est resté à l’endroit où il l’a posé après avoir conjugué le verbe *rire*, près de son petit bureau. À l’intérieur, ils découvrent une feuille quadrillée de cahier d’école, pliée et scotchée de manière à ressembler à une enveloppe, sur laquelle Luc a écrit : « Madame Taron – 18 rue de Naples – Paris 8^e » et dessiné, dans le coin supérieur droit, un timbre et un cachet de la poste. Quand on la déplie, de l’autre côté de la feuille, on peut lire quelques lignes maladroites : « Maman, pour la fête des mères, tu a demandé un parapluie. On t’a acheté un parapluie bleue comme lautre mais qui tient. » En dessous, un dessin : un parapluie sous un nuage d’où tombent des gouttes de pluie. (J’ai eu cette feuille dans les mains, ça remue.)

L’explication de la fugue de Luc va devenir définitive à partir de ce moment-là. Au départ des policiers, Yves Taron sort sur le trottoir et improvise une conférence de presse pour les nombreux journalistes

Le fou

présents : « Luc nous avait parlé de la fête des Mères, nous savions qu'il voulait offrir un cadeau à sa maman, sans doute un parapluie. Il avait pris 15 francs dans son sac à cet effet, mais ce n'était pas grave, sa mère détenait en effet 40 francs lui appartenant, qui constituaient le petit pécule qu'il avait amassé, il pouvait considérer que ces 15 francs étaient un acompte sur sa tirelire. Je crois aussi que le jour de sa disparition, sa maîtresse avait conseillé aux élèves d'honorer les mamans en leur faisant un cadeau. J'ai tout lieu de penser que Luc s'était absenté pour réaliser cet achat, ou tout au moins en assurer la commande dans un magasin des environs. » Ces propos seront repris, partiellement ou en intégralité, par l'AFP, *Paris Jour*, *Le Parisien libéré*, *La Croix*, *Paris-Presse*, *France-Soir*, *Le Figaro*, sur Radio Luxembourg, Europe n° 1... Yves Taron confirmera devant le juge d'instruction de Versailles, Jean-Claude Seligman, que Luc lui avait confié vouloir faire ce cadeau à sa mère. Deux ans plus tard, Suzanne Brulé, qui s'appellera alors Suzanne Taron, en parlera encore, en racontant une dernière fois au journaliste du *Figaro* le moment où son fils s'est éloigné d'elle pour toujours : « Il a tourné les talons et il est parti. C'est d'autant plus affreux que le pauvre enfant avait pris cet argent pour me faire un cadeau à l'occasion de la fête des Mères. »

L'enfant voleur et fugueur qui s'est fait sévèrement réprimander par sa mère est devenu un gentil petit garçon qui prend un risque pour faire une surprise à sa maman, et qui bien sûr ne se fait pas gronder. C'est compréhensible, évidemment, quelle que soit la vérité (qu'on ne connaîtra jamais, puisque le seul qui savait réellement pourquoi il a pris ces deux billets est mort moins de douze heures plus tard), et d'ailleurs c'est peut-être ça, la vérité, Luc a peut-être pris ces 15 francs dans le porte-monnaie de sa mère pour acheter le cadeau qu'il allait lui offrir cinq jours plus tard, un parapluie bleu, bleue. Mais même si ses parents ont décidé de croire que c'était le cas, ont donc menti un peu, il faut avoir de l'acide dans les veines et dans le cœur pour le leur reprocher, pour ne pas faire l'effort de se mettre à leur place. Un simple « D'où viens-tu ? » a poursuivi sa mère toute sa vie ; que serait, ou qu'a été, un possible « Tu vas me rendre chèvre, sale gosse ! » ? Qu'ils aient préféré croire, ou faire croire, que Luc n'était parti que sur un malentendu, qu'il

Au printemps des monstres

avait pris l'indulgence déguisée de sa maman pour un vrai reproche, c'est humain.

Le soir du mercredi 27 mai, au moment où le père et la mère de Luc arrivent au siège du SRPJ de Paris pour être interrogés, Jacqueline Krolik, vingt-cinq ans, une habitante du 18^e arrondissement, boulevard Ornano (comme Dora Bruder, qui vivait avec ses parents au numéro 41, dans un meublé à 50 francs la semaine, le Bel-Hôtel), et son amoureux David Beck, vingt-sept ans, curieusement domicilié lui aussi boulevard Ornano mais à Saint-Denis, se dirigent tous les deux à pied vers la rue Marbeuf, non loin des Champs-Élysées, où ils vont dîner au restaurant Las Vegas, après avoir garé la 2 CV de David devant le numéro 8 de la rue de Marignan. Mais pour l'instant, ils sont les seuls au monde à le savoir.

L'assassin du bois de Verrières rôde toujours.

« Mon enfant a été enlevé et assassiné.

Il faut retrouver celui ou ceux qui sont responsables
de la mort atroce de Luc, il faut nous aider. »

C'est l'appel qu'a lancé hier M. Taron à la radio.

Dans son appartement du 18 rue de Naples,

M^{me} Taron reste invisible. Après avoir été entendue
avec son mari une partie de la nuit,

la pauvre femme reste prostrée dans sa chambre.

Le Parisien libéré, 29 mai 1964.

Les jours suivants apportent beaucoup de questions, une nappe visqueuse qui monte, et aucune réponse. La police patauge, la presse barbote et cherche des pistes, s'approche d'Yves Taron, qui semble prêt à aider, à participer même, mais il ne peut pas dire grand-chose. Il est comme tout le monde : il ne sait pas. Le dimanche 31 mai, en désespoir de cause, il lance un appel sur France Inter, à 13 heures : il demande aux parents de tous les enfants (de Paris) qui ont été abordés dans la rue ou à la sortie de l'école, qu'on a essayé d'attirer d'une manière ou d'une autre, à qui l'on a offert des bonbons par exemple, de le contacter directement chez lui – il diffuse même son numéro de téléphone personnel (pas celui de son bureau), qui est pourtant depuis des années sur liste rouge : LAB 90 64. (LAB, c'est Laborde, la rue Laborde, parallèle à la rue de la Bienfaisance, ayant été choisie pour baptiser le central téléphonique du quartier.) Ce qu'il reçoit, ce sont surtout des dizaines d'appels de cinglés ou de bourrins ricanants qui ne peuvent pas résister à un bon canular sur un enfant mort.

La puissance médiatique, alors encore balbutiante mais pleine de fougue juvénile, n'ayant pas grand-chose d'autre à se mettre sous la rotative (on a bien, le samedi 30 mai, sur France Inter, un reportage intéressant sur le premier grand jour de départ en vacances (pour étaler dans le temps les flux touristiques, aussi bien sur les routes, la nationale 7 et l'autoroute du Soleil, que dans les stations balnéaires de la Méditerranée, qui accueillent de plus en plus de Français en shorts et minijupes, ivres de bains de mer, de twist et de

jerk, de Jokari et de grillades au camping, le gouvernement a décidé d'avancer désormais le début des grandes vacances à la fin du mois de mai – initiative qui ne connaîtra qu'un succès d'estime), ou dans *Paris Jour* le terrible orage de la veille, qui a noyé la capitale (trente centimètres d'eau dans la station La Motte-Picquet-Grenelle, à cause d'un chantier à ciel ouvert juste au-dessus), mais ça manque de tension dramatique), on tente des choses, on s'interroge : « Le rapport d'autopsie présente des contradictions, on ne sait pas si Luc a été tué à l'endroit où il a été découvert ou ailleurs », souligne *France-Soir* daté du 29 mai. Le lendemain, *L'Aurore* monte d'un cran en accentuant nettement le suspense morbide, et en suggérant des images : « Blessé à Paris, Luc a peut-être été achevé dans le bois de Verrières. » *France-Soir* reprend la main dans l'après-midi (« On ne sait toujours pas si le petit garçon a été tué à l'endroit où son corps a été retrouvé ou s'il a été transporté mort ou dans le coma ») et propose, sournoisement d'abord, de regarder dans une certaine direction. Le quotidien révèle que les parents, Suzanne et Yves, ne sont pas mariés. Ce n'est tout de même pas très courant... Et rappelle, l'air de rien : « À leurs dires, Luc était un enfant difficile. » (Certains de leurs confrères vont timidement les suivre dans cette voie, en récoltant des témoignages de voisins qui concorderont pour dire que le garçon « paraissait toujours triste ».) Ce 30 mai, *France-Soir* prend cependant des précautions et tempère, équilibre, en citant le témoignage d'une dame Hyasil, responsable du patronage où Luc allait le jeudi : « Luc était tout le contraire de l'enfant négligé par ses parents. Chaque jour, M. Taron le conduisait à l'école et venait l'attendre. M. Taron semblait préoccupé de la scolarité et des loisirs de son fils. » Mais justement, peut-être un peu trop, non ?

Progressivement, insidieusement, les soupçons se portent, injustement, mais inévitablement, sur les parents. Lorsqu'un enfant meurt ou disparaît, ce sont toujours les premiers vers lesquels on se tourne, avec plus ou moins de retenue – et c'est normal, on ne les connaît pas (si tous les êtres humains étaient des gens formidables, prévenants, tendres et purs, on serait au courant depuis quelques siècles) ; de plus, on n'a pas d'autre piste : ni la première audition, nocturne, de Suzanne Brulé et Yves Taron, ni la perquisition officielle de leur appartement et surtout de la chambre de Luc n'ont

permis aux enquêteurs d'avancer d'un demi-centimètre. (La seule chose qui paraît certaine, selon les parents (mais cela ne joue pas en leur faveur), c'est que leur fils, timide et plutôt renfermé, solitaire, n'aurait jamais suivi de lui-même un inconnu.) Il y a de quoi s'interroger – soi-même, dans un premier temps. Un petit garçon est mort loin de chez lui, dans des conditions manifestement épouvantables, et apparemment sans raison : quel peut être le mobile de ce crime insensé s'il n'est ni sexuel ni crapuleux ?

(Avec le recul, on peut être clair : l'autopsie a décelé une « légère hémorragie méningée », en lien plus que probable avec l'hématome frontal, mais les deux experts affirment qu'elle n'a pas pu provoquer la mort, ni même un coma, peut-être une perte de connaissance passagère : la présence de terre, d'humus, dans les voies respiratoires, l'état des poumons et du cerveau, prouvent que l'enfant a été tué dans les bois et qu'il s'est sans doute violemment et longuement débattu. Si l'on soupçonne les parents, il faudrait imaginer Yves Taron frappant Luc sur le front, pour le punir de ci ou ça, chez eux, puis se rendant compte qu'il est à moitié évanoui, et décidant de foncer en direction d'un bois à vingt kilomètres de Paris pour y achever son fils, parce qu'un bleu à la tête ferait mauvais effet à l'école ; ou pire (car selon les légistes, l'hématome sur le front a précédé de peu la mort de l'enfant : ils supposent qu'il s'est produit au moment où sa tête a heurté le sol de la forêt, une pierre peut-être, ou une racine, sous la poussée brutale de son meurtrier), furieux que ce sale gosse ait encore fugué, ou volé 15 francs, ou mal fait son devoir de conjugaison de *rire*, le ceinturant et le jetant dans le coffre de sa Simca Ariane pour aller l'exécuter à l'abri des regards, en pleine nuit, en l'étranglant et en l'étouffant. C'est absurde, ce n'est pas crédible, pas possible.)

Ces doutes n'auront bientôt plus lieu d'être. La presse et la radio vont encore flotter pendant le week-end, interviewer des proches, tenter de cerner la personnalité de Luc, se demander si ses parents disent vraiment tout ce qu'ils savent et insister auprès des commissaires Samson et Bacou pour leur soutirer les moindres informations qui pourraient remplir un encadré, mais lundi 1^{er} juin, tout va basculer. En réalité, tout a déjà basculé le vendredi précédent à 11 h 30, mais seuls les policiers le savaient, et le gardaient pour eux. Au soir de ce vendredi 29 mai, sur France Inter, dans les

actualités de 20 heures, Alain Jérôme (le futur présentateur des « Dossiers de l'écran »), s'appuyant sur les toutes dernières déclarations du commissaire Jean Samson, débutera le sujet consacré à la mort inexplicquée de Luc par ces mots : « L'affaire du petit Turon [on ne connaît pas encore bien ce nom (ça ne va pas durer), ou bien on l'a déjà oublié] : rien, toujours rien pour l'instant. » Ce sont probablement ces mots du journaliste qui vont précipiter les choses. Quelques heures plus tard, à 23 h 50, un coup de fil arrive au standard du SRPJ de Paris, un inconnu demande à parler à Samson. Et à minuit, le même homme appelle l'AFP et exige qu'on lui passe « la sténo ». Il veut se faire entendre. Ce n'est pas la première fois qu'il essaie. Mais il pense que sa tentative précédente a échoué – en réalité, pas tout à fait, la première brigade mobile connaît son existence depuis la fin de la matinée, avec deux jours de retard simplement parce que Jacqueline Krolik et David Beck, qui dînaient mercredi soir au Las Vegas, rue Marbeuf, ont eu un comportement imprévisible. Mais il faut que je m'organise pour raconter tout ça, je n'ai pas l'aisance narrative de la Muse, qui relate tout dans le désordre, apparemment comme ça lui chante, et d'une pirouette retombe toujours sur ses pieds, ses petits pieds délicats aux ongles nacrés. (Il faut que je coupe les miens, tiens – mes ongles, pas mes pieds. J'écris ces mots pieds nus, chez ma mère, dans le Vaucluse. (Je viens enfin de m'acheter un ordinateur portable, un MacBook, je pense que je vais en avoir besoin.) Elle m'a sérieusement sermonné pour ma jambe qui part en sucette (la clope et mes poumons abîmés, il y a longtemps qu'elle a baissé les bras, et je n'ai pas encore osé lui parler du noyau de pêche qui me ronge la boîte crânienne (ça ne sert à rien, je passerai à table après l'opération – que je ne vais pas pouvoir repousser indéfiniment, ou ma tête va finir par se disloquer), mais la forte boiterie qui me fait paraître vingt-cinq ans de plus, impossible de la lui dissimuler), je lui ai promis que j'allais m'en occuper, en parler à notre médecin de famille à Paris, le docteur Flutsch. Elle m'a posé quelques questions sur le livre que je suis en train d'écrire, je lui ai expliqué que c'était l'histoire d'un enfant qu'on a retrouvé mort dans une forêt le lendemain du jour de ma naissance, pas très loin de l'endroit où elle m'a mis au monde, ni de la banlieue dortoir où l'on a vécu ensuite (à Morsang-sur-Orge puis à Sainte-Geneviève-des-Bois, à

Au printemps des monstres

dix kilomètres du bois de Verrières). Je lui ai demandé si elle se souvenait de ce fait divers atroce dont on avait tant parlé dans les journaux, à la radio et à la télé. Non, elle avait bien d'autres choses en tête à ce moment-là. Elle se rappelait que le dimanche 31 mai 1964, une infirmière était entrée dans sa chambre à la maternité (elle y était encore six jours après son accouchement ? – « Oh oui, mon grand, à cette époque on restait une semaine ou plus à la maternité ! »), me tenant en souriant dans ses bras, une tulipe rouge posée sur moi, pour sa première fête des Mères. Ce jour-là, Suzanne Brulé, elle, vivait ses dernières heures d'incompréhension – pas ses dernières heures de souffrance : le véritable cauchemar allait commencer.) Je vais me couper les ongles des orteils puis revenir un peu en arrière et raconter les choses dans l'ordre, à la simple mortel.

Coup de théâtre

dans l'affaire du bois de Verrières :

« C'est moi qui ai tué le petit Luc Taron »,
s'accuse un inconnu.

France-Soir, 2 juin 1964.

La police lance un appel :

« Parents, surveillez vos enfants ! »

Paris Jour, 2 juin 1964.

« J'ai vu défiler des centaines de criminels,
mais je n'ai jamais rien vu de semblable à l'affaire Taron.
Je crois qu'en France, c'est un cas unique.
À l'étranger, il y a bien eu un précédent,
celui du Vampire de Düsseldorf.
Mais le Vampire n'a jamais été
aussi loin que l'Étrangleur. »

Jules Belin, le commissaire qui a arrêté Landru,
cité par *Libération*, 13 juin 1964.

Le 27 mai, vers 22 h 15, David Beck gare sa 2 CV devant le 8 rue de Marignan. Tous les mercredis, il va dîner avec sa fiancée, Jacqueline Krolik, dans un restaurant de la rue Marbeuf qu'ils aiment bien, ça fait américain, le Las Vegas. Ils sortent de la voiture et sur le trottoir d'en face de la rue de Marignan, ils passent près d'une autre 2 CV, garée devant le numéro 3, à laquelle ils ne prêtent évidemment aucune attention. Elle est là depuis 19 heures, elle appartient à un jeune fonctionnaire de l'ONU, Jacques Farge, parti passer la soirée avec une amie qui habite une petite rue voisine (la rue Robert-Estienne). Le couple marche rue François-I^{er}, jette sans doute un coup d'œil au 26 bis, où se trouvent les studios et bureaux d'Europe n° 1 (qui, comme ceux de Radio Luxembourg, RTL plus tard, tout proches, 22 rue Bayard, tiendront vaillamment le coup dans le quartier des Champs-Élysées jusqu'en 2018), atteignent la rue Marbeuf et entrent au Las Vegas à 22 h 30. Ils en ressortent vers minuit. François-I^{er}, Europe n° 1, rue de Marignan. En passant devant la 2 CV de Jacques Farge, au 3, David Beck remarque une petite enveloppe blanche (comme celles qu'on utilise pour les cartes de vœux) glissée sous un essuie-glace. Il fait alors quelque chose d'irrationnel – il est très curieux de nature, ou plus possiblement il a pris un bourbon de trop au Las Vegas (je vacille légèrement quand je pense qu'il lira peut-être ces lignes, à quatre-vingt-deux ans aujourd'hui) : il prend l'enveloppe. À sa décharge, elle porte la mention : « Message urgent », c'est tentant. Il lit les

Le fou

phrases qu'a tracées à l'encre noire une main manifestement maladroite ou nerveuse, sur une feuille de papier ordinaire 21 × 27 coupée en deux, d'une écriture très penchée à gauche, tantôt en majuscules, tantôt en minuscules, et en soulignant certains mots. Et David Beck fait quelque chose d'encore moins sensé : il conserve ce message. Une fois assis dans leur propre 2 CV, Jacqueline et lui le relisent. Je le reproduis ici le plus fidèlement possible, il faut imaginer une écriture instable, saccadée ou tremblée, penchée à gauche – certainement d'ailleurs écrite de la main gauche par un droitier :

AFFAIRE DU BOIS DE VERRIÈRES

APRÈS AVOIR DEMANDÉ UNE RANÇON QUI M A ÉTÉ
REFUSÉE PAR LE PÈRE DU PETIT LUC J'AI EMMENÉ CELUI-
CI A PALAISEAU ET JE L'AI ETRANGLE A 3 heures

C'EST UN AVERTISSEMENT pour le prochain RAPT : LA
RANÇON OU LA MORT –

Voici les preuves que je suis bien le ravisseur

Luc portait une veste cottelée marron clair que j'ai gardée pour
preuve à l'échange de la rançon. Luc portait un petit livre illustré
RELIÉ (HISTOIRES de Bugs)

IL M'A DIT ETRE NÉ le 9 MAI 1953 ET QUE SON PÈRE A
UNE voiture (ARIANE)

IL AVAIT DU M^Ercurochrome sur une jambe

JE L'AI TROUVÉ au métro Villiers – etc...

L'HOMME VU A 5 HEURES EST hors de cause et c'est pour cela
que j'écris ce papier.

X X X

Le couple pense à une sorte de blague d'un goût douteux. Ils n'ont pas dû écouter la radio de la journée, ni lire sur les présentoirs d'un kiosque les unes des journaux du soir : ils n'ont pas entendu parler de l'affaire, ni du « petit Luc », ni d'un enfant mort dans les bois. Ils gardent tout de même le message, ils sont bien décontractés.

Au moment où ils démarrent et quittent leur place, la 2 CV garée devant le 3 s'en va aussi, hasard épatant puisqu'elle était là depuis cinq heures. David Beck est alors pris d'un remords et

décide de la suivre, brûle un feu rouge pour ne pas la perdre, et au suivant, au bout de l'avenue Montaigne, avant le pont de l'Alma, descend précipitamment de sa voiture et va frapper à la vitre de celle de Jacques Farge en lui montrant le message et en articulant d'une voix forte que c'est pour lui. Le jeune fonctionnaire de l'ONU n'est pas rassuré, refuse d'ouvrir (que celui qui n'a jamais été abordé brusquement la nuit par un forcené brandissant un message anonyme lui jette la première pierre), démarre et s'éloigne par le cours Albert-I^{er}. Au cas où, David Beck note le numéro de sa plaque d'immatriculation.

Quelques minutes plus tôt, entre 23 h 50 et 23 h 55, un appel est parvenu au standard d'Europe n° 1. La standardiste, Colette Bourhis, l'a passé à un jeune journaliste de vingt ans, Gilles Pigeon, qu'on connaîtra plus tard à la radio ou la télé, sur La Cinq par exemple, sous le nom de Gilles Schneider. Une voix d'homme lui dit simplement : « Allez voir rue de Marignan, une lettre concernant l'affaire Taron est posée sur une 2 CV. » Il sort de la station avec un collègue, ils parcourent toute la rue de Marignan, ne trouvent rien. À peine sont-ils revenus dans le hall que le téléphone sonne de nouveau, Colette lui tend l'appareil directement : « La lettre est sur le pare-brise d'une 2 CV garée devant le numéro 3 de la rue. » Il est environ 0 h 05, selon lui. Gilles Pigeon ressort aussitôt.

La première fois, il est certain d'avoir vu plusieurs 2 CV. Là, moins. En tout cas, devant le numéro 3 de la rue de Marignan, il n'y a plus de voiture garée. Il cherche quand même un peu autour, l'homme au téléphone paraissait sérieux. Rien. Il retourne au 26 bis rue François-I^{er}. Les blagues idiotes, après tout, se font parfois sérieusement, c'est même plus ou moins le principe. Il est dans son bureau depuis quelques minutes seulement lorsque Colette lui passe un nouvel appel. Toujours le même type, qui insiste lourdement. Cette fois, Gilles Pigeon lui raccroche au nez, il y a des limites – il ne changera pas de nom pour rien.

(Je suis allé rue de Marignan, je me suis arrêté sur le trottoir devant le numéro 3. Ça me fait toujours le même effet, niaisement peut-être : une sorte de vertige quand je pense qu'il y avait une 2 CV à la place de la Mercedes Classe C Coupé noire qui s'y trouve maintenant, la 2 CV de Jacques Farge, quand je pense qu'à l'endroit

où je me tiens sont passés les jeunes Jacqueline Krolik et David Beck, qui a pris l'enveloppe sur le pare-brise sans raison, et surtout, que sur les pavés du bateau de l'immeuble où sont maintenant mes pieds, étaient, une nuit du printemps 1964, tandis que j'essayais sans doute de décoller mes paupières, les pieds d'un assassin d'enfant qui tenait un message anonyme à la main. Je regarde mes chaussures, les pavés, et je n'arrive pas à y croire. (Pourtant si, c'est sûr, je le sais.) Dans cette rue également, sur ces pavés, est passé, vingt-deux ans avant Jacqueline Krolik, David Beck, Jacques Farge et le tueur du bois de Verrières, Albert Modiano, le père de Patrick. Il avait trente ans, il sortait avec l'actrice Hella Hartwich, une Juive allemande qui avait été l'amoureuse de Billy Wilder à Berlin et en Suisse (dans une lettre de 1935, le réalisateur hollywoodien lui rappelle cet après-midi dans une chambre d'un hôtel de Davos, quand elle était nue face au miroir, avec ses bas qui glissaient « adorablement » sur ses cuisses, et les marques rouges sur ses fesses – il lui demande par la même occasion si elle a toujours la cravache en cuir). Dans *Un pedigree*, le fils d'Albert écrit que cela se passe en février 1942 ; dans *Livret de famille*, en mars 1942. Ils allaient dîner dans un restaurant de la rue de Marignan qui s'appelait le Saint-Moritz. (Il se trouvait au numéro 29, aujourd'hui c'est L'Entrecôte.) Ils ont été raflés tous les deux à l'intérieur de l'établissement, lors d'un contrôle d'identité (depuis peu, les Juifs n'avaient plus le droit d'être dans la rue ou dans les lieux publics après 20 heures), et conduits au 8 rue Greffulhe, au siège de la Police des questions juives. Albert, Alberto, Aldo, a réussi à s'échapper en profitant de l'extinction de la minuterie de l'escalier. Hella aurait été relâchée le lendemain, grâce à l'intervention d'une relation d'Albert. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. (Le seul film notoire dans lequel elle ait joué, *Slalom*, a été tourné en 1932 à Saint-Moritz. Le restaurant, c'était peut-être une petite attention de l'élégant Aldo.)

Le lendemain, jeudi 28 mai, dans la matinée, Jacqueline Krolik est attirée par la une d'un quotidien, dans son quartier du 18^e arrondissement. Elle achète le journal, apprend qu'on a retrouvé le corps d'un petit garçon dans le bois de Verrières, fait évidemment le rapprochement, tente de joindre son amoureux par téléphone, n'y parvient pas. De son côté, dans la soirée, David Beck, qui n'est pas rentré chez lui après sa journée de travail, boit

un verre en terrasse avec un ami sur les Grands Boulevards, près du métro Bonne-Nouvelle. Il lui raconte son étrange découverte de la veille et lui montre le message vraisemblablement écrit par un malade mental. Ils hésitent quand même à en rigoler et, par curiosité, achètent *France-Soir* à un vendeur qui passe. À la une : « L'assassin de Luc, onze ans, l'a peut-être transporté dans les bois de Verrières après l'avoir enlevé et tué. » Ils en restent, j'imagine, pantois. Ils règlent l'addition et demandent au garçon où se trouve le poste de police le plus proche.

Au commissariat de Bonne-Nouvelle, le flic de garde enregistre machinalement le dépôt du message et de son enveloppe, fait signer le procès-verbal à David Beck à 0 h 15, et le place – rien de très important, pas d'urgence – dans le bac pour son collègue du matin, le gardien de la paix René Laporte. Huit heures plus tard, celui-ci commence sa journée calmement, un petit café, toi Jeannot t'as encore fait la java, un coup d'œil sur les dossiers en cours, ta femme va mieux Raymond ? – puis, quand faut y aller, faut y aller, se rend rue du Faubourg-Saint-Honoré pour déposer la récolte de la nuit aux caïds du SRPJ. Il est 11 h 30, le vendredi 29 mai. Peu de messages urgents, dans l'histoire moderne (et sa folle vitesse) ont dû mettre autant de temps pour parvenir à destination : trente-six heures et des poussières. Et même pas à destination. Europe n° 1 n'aurait pas hésité huit secondes à diffuser la nouvelle, alors que le commissaire Samson décide de ne pas révéler la déconcertante revendication, tordue et menaçante (« le prochain rapt » ?), à la presse, donc au monde.

C'est probablement pourquoi, quarante-huit heures, presque à la minute près, après sa première tentative, celui qui signe « X X X », agacé peut-être d'être ignoré, remonté en tout cas, appelle Samson au SRPJ (il n'y est pas), puis l'AFP, plus fiable qu'une radio périphérique. Il a dû penser que son « Message urgent » s'était perdu, ou n'avait pas été pris au sérieux.

Donc le vendredi 29 mai, au SRPJ de Paris, l'OPA Henri Dropsy, quarante ans, est au standard de la première brigade mobile quand le téléphone sonne. Il entend le bruit du jeton qui tombe dans la cabine téléphonique. Le commissaire Samson n'est pas là, non monsieur, il a une vie, il ne dort pas dans son bureau. Après avoir annoncé, d'une voix calme comme dans un film, qu'il était

Le fou

« le ravisseur de Luc Taron », et reçu pour toute réponse un long soupir, l'inconnu (trente-cinq à quarante ans, selon Dropsy) se tend, s'exprime de manière plus sèche, plus autoritaire : « Vous ne me croyez pas ? Je vais vous donner une preuve dont la presse n'a pas parlé. Le petit portait une trace de mercurochrome à une jambe. » Le policier est si secoué (car c'est vrai, à sa connaissance la presse n'en a pas parlé (Suzanne Brulé a déclaré, lors de sa première audition, dans la nuit du 27 au 28 mai, que Luc s'était légèrement blessé au tibia le jeudi 21, au patronage : une écorchure légère, superficielle, mais qui s'était un peu infectée parce qu'il se grattait, c'est pourquoi elle lui avait mis du mercurochrome, la veille de sa disparition)) qu'il entend mal la suite, il lui semble comprendre que Luc a été tué « à 2 heures du matin, parce qu'il refusait d'enfiler sa veste », mais ça ne paraît pas très sensé. (Le mot « sensé », cela dit, va vite disparaître de cette histoire, comme les dinosaures de la surface de la terre. (Et comme bien d'autres choses plus récentes : l'ORTF, le restaurant Las Vegas, les Simca Ariane, les francs, la Seine-et-Oise, la première brigade mobile, les vendeurs de journaux à la criée, le patronage du jeudi, les meublés, les osselets, les cabines téléphoniques, les indicatifs de quartier, les pneumatiques, les poinçonneurs et la première classe dans le métro, *Paris Jour*, *L'Aurore*, *France-Soir*...)) En revanche, il a bien entendu la dernière phrase que l'individu a prononcée avant de raccrocher : « Ce sera très difficile de me retrouver. »

Dix minutes plus tard, au standard de l'AFP, Ignace Romano reçoit à son tour un appel. « Passez-moi la sténo. » C'est Yvonne Coubart qui prend le relais. (Elle dira que la voix était « jeune, nette, claire, sèche et, par le ton, convaincante » ; son collègue Ignace, « sèche et énergique ».) L'homme lui donne plus de détails qu'à Henri Dropsy, et même que dans le message destiné à Europe n° 1, qu'il estime sans doute volatilisé. Il commence de la même manière qu'au SRPJ : « Je suis le ravisseur du petit Luc. » (La dépêche AFP qui résultera de cet appel lui fera dire : « Je suis le ravisseur du petit Jean-Luc. » Plusieurs journaux et radios reprendront ce prénom, sans vérifier. Pendant plus d'un mois, même quand toute la France ne parlera plus que de cette affaire, on lira encore ici ou là des unes ou des articles sur le calvaire qu'a vécu

« le malheureux petit Jean-Luc Taron ».) Puis il évoque le mercurochrome, « sur la jambe droite ou gauche, je ne me souviens plus », parle d'un « petit livre illustré » que le garçon avait avec lui, et dit, comme dans le message urgent, que le père a refusé de verser la rançon à 2 heures du matin. Il ajoute une précision sensationnelle : « C'est le père qui est venu me voir à 5 heures. Il est reparti quelques minutes après. Il n'a pas voulu le dire aux policiers, c'est lui qui a la responsabilité de ce qui est arrivé. Je lui avais indiqué l'endroit où se trouvait son fils. » Il explique ensuite à Yvonne Coubart, qui note tout, qu'il a abandonné le blouson du petit sur le chemin du retour vers Paris, peu avant Châtillon, sur la nationale 306. (C'est en contradiction avec ce qu'il écrivait dans le message destiné à Europe n° 1 : qu'il avait conservé le blouson pour servir de preuve en échange de la rançon – rançon qui lui a été refusée plus tôt, donc pourquoi garder le blouson ?) Il raccroche sans un mot de plus.

Les enquêteurs bondissent : la plus inespérée des pistes idéales leur tombe du ciel, quarante-huit heures seulement après la découverte du corps, alors qu'ils erraient dans le noir complet, sans autre amorce d'idée que celle, trop facile et potentiellement cruelle, de tourner autour des parents. Ils gardent pour eux ces premiers précieux éléments de véritable départ d'enquête. (À 1 h 30 du matin, l'AFP, qui préfère, sagement, avertir la police avant de balancer l'info sur tous les téléspectateurs, a appelé Henri Dropsy au SRPJ pour signaler la revendication téléphonique de minuit. La consigne en retour est claire : pas un mot.)

Dès le lendemain, le matin du samedi 30 mai, les enquêteurs convoquent Yves Taron. Ils ne lui disent rien de la récupération du message de la rue de Marignan, ni des deux appels reçus, mais lui demandent de leur confirmer qu'il n'a pas été contacté par qui que ce soit après la disparition de son fils et n'a reçu aucune demande de rançon, écrite ou parlée. Il est catégorique et, certainement, blessé ou énervé qu'on mette ses premières déclarations et celles de sa compagne en doute, qu'on n'ait rien trouvé d'autre que de les soupçonner de mentir : « Je n'ai rencontré personne, personne n'est venu me voir à ce sujet. Je vous affirme que je ne vous ai rien caché de ce que j'ai pu faire jusque-là. Si j'avais eu une entrevue avec un individu quelconque, je vous l'aurais fait savoir. » Il rappelle par

Le fou

ailleurs que son numéro personnel ne figure pas dans l'annuaire. De toute façon, les commissaires Samson et Bacou ont bien conscience qu'ils ne peuvent pas se fier entièrement aux déclarations du tueur autoproclamé. D'abord, parce qu'il se contredit d'une revendication à l'autre, notamment à propos du blouson, ensuite parce que le père paraît sincère quand il affirme n'avoir reçu aucune demande de rançon (et qu'on comprend mal pourquoi il aurait refusé de la payer sans même en parler à la police), mais surtout parce qu'il est impossible qu'Yves Taron, comme semble le laisser entendre le probable cinglé, soit l'homme en bleu qu'on a vu sortir du bois (et qui n'avait prétendument rien à voir avec la mort du petit dans le premier message) : le couple Lelarge qui binait le champ de betteraves le reconnaîtrait sans hésitation : la photo du père de Luc a déjà été publiée par plusieurs journaux. X X X ment, donc.

Mais ce n'est évidemment pas si simple, on ne peut pas le jeter dans le sac des mauvais plaisantins, qui ne manquera pas de se remplir bientôt. Il donne tout de même de nombreux détails. Il écrit que Luc est né le 9 mai 1953, ce qui est exact, qu'il l'a « trouvé » au métro Villiers, c'est-à-dire effectivement dans le quartier où il vivait, et que ses parents ont une Ariane, ce qui est vrai aussi. Ces éléments n'ont été révélés qu'à 0 h 09 par l'AFP, or le message a été déposé sur la 2 CV près d'Europe n° 1 à 23 h 50, minuit au plus tard. Mais on peut toujours supposer qu'il a des relations dans le milieu policier ou la presse, ou même simplement qu'il a entendu parler un journaliste ou un flic le mercredi après-midi, dans un bistrot par exemple. Ça se complique avec la tache de mercurochrome, que personne, réellement, n'a évoquée nulle part. On peut toujours essayer de maintenir le sac « mauvais plaisantins » entrouvert en imaginant qu'il connaît le docteur Locussol, d'Igny, ou l'un des premiers policiers présents dans le bois en tout début de matinée, mais ça commence à faire beaucoup. Et ce n'est même pas la peine de s'embêter à essayer de faire tenir des hypothèses en équilibre l'une sur l'autre, car le blouson de velours côtelé (et non « cottelé ») marron clair balaie tout. Luc ne le portait pas quand on a découvert son corps, et sa mère n'a révélé officiellement son existence que lors de son audition nocturne, quand le message

qui le mentionnait était déjà dans la poche de David Beck. Personne ne pouvait en parler s'il n'avait pas au moins vu Luc le soir de sa disparition (oui, Yves Taron l'a signalé quand il a déclaré la disparition de son fils au commissariat de la rue de Lisbonne, mais c'était accessoire, sans importance, ça n'a pas pu être extrait de la machine à écrire ou du bloc de papier sur lequel on l'a noté) ; mieux encore, plus irréfutable, imparable, personne ne pouvait savoir à la fois que le garçon le portait le soir et ne l'avait plus à 5 h 30 du matin dans la forêt – sauf celui qui était parti avec. Le plus engourdi des élèves de l'école de police, trois semaines après le début de sa première année d'études, en déduirait facilement que l'individu qui s'est manifesté a, au minimum, un lien direct avec le crime. Les jours et semaines qui vont suivre feront plus que le confirmer, et permettront de dégager au moins deux certitudes : X X X est un fou furieux, et c'est lui qui a tué Luc Taron.

Le matin du lundi 1^{er} juin, à 8 h 15, l'employé de la poste de Châtillon (une commune d'un peu plus de vingt mille habitants à l'époque, située au tiers de la distance entre Paris et Igny) qui récolte le courrier dans les boîtes de la ville après le week-end trouve une lettre adressée au commissaire Samson, au SRPJ de Paris. Elle lui est remise aussitôt, sans passer par la voie postale. La presse dira qu'elle est composée de lettres découpées dans les journaux, mais en réalité, elles sont tracées au Letraset, un procédé par transfert très en vogue dans ces années-là, aujourd'hui à peu près aussi utilisé que le papier carbone ou le projecteur de diapos. L'assassin hystérique a encore changé de version : cette fois, il déclare qu'Yves Taron a été prévenu de l'enlèvement de son fils par un courrier qui lui est parvenu le mardi soir, et qu'il lui a téléphoné, à lui, dans la nuit pour l'informer qu'il refusait de payer la rançon (le ravisseur est un homme simple et direct, très nature, qui ne s'embarrasse pas de chichis ni de secrets à la noix : il donne son numéro de téléphone au père de sa victime). Manifestement, il s'agit toutefois du même corbeau que celui des jours précédents, puisqu'il reprend certains éléments de ses premières et fracassantes annonces, qui n'ont pas été divulguées entre-temps : le mercurochrome sur une jambe, et le fait qu'Yves Taron s'est rendu dans le bois de Verrières à 5 heures du matin, pour repartir presque aussitôt. Face à cette

Le fou

intensification de l'activité revendicatrice, et au déconcertant mélange qu'elle charrie de détails authentiques et révélateurs et d'absurdités peu rassurantes quant à l'état mental de son auteur, les enquêteurs pressentent que cela ne va pas s'arrêter là, et qu'il vaut mieux prendre les devants sans attendre que tout explose et dégouline dans la presse et l'opinion publique, hors de leur contrôle – on aurait quelques reproches à leur faire. Les commissaires Samson et Bacou, avec l'accord de leur supérieur, le commissaire divisionnaire Camard, et du juge d'instruction Jean-Claude Seligman, décident de révéler aux médias l'apparition d'un suspect solide, quoique inconnu et donc insaisissable. (Ils ont bien raison de craindre que la situation ne leur échappe bientôt, et d'essayer d'avoir au moins la main sur les toutes premières infos. Ça va vite exploser et dégouliner. À Châtillon, dans la même boîte aux lettres, se trouvait une enveloppe sur laquelle figuraient le nom et l'adresse d'Yves Taron, que le fonctionnaire de la poste n'a pas remarquée. Elle parviendra à son destinataire le lendemain, mardi 2 juin. Sur une feuille de papier blanc pliée en deux est dessinée, devant deux os croisés, une ignoble tête de mort à la bouche ouverte, avec des dents uniquement sur la mâchoire supérieure, les orbites vides, qui ont été comme grillagées au stylo, et un point d'interrogation sur le haut du crâne. En majuscules Letraset, au-dessus, débordant légèrement sur le dessin, est écrit : « BIENTÔT TON TOUR ! », et en dessous, une signature : « L'acharné ». C'est un euphémisme, et le préciser en est un autre. Il enlève un enfant seul dans la rue, le tue la nuit dans un bois, puis menace le père de mort ?

En transmettant à la presse, ce lundi 1^{er} juin en début d'après-midi, la plupart des informations dont dispose pour l'instant la police, le commissaire Camard prend soin d'ajouter un communiqué : « Je m'adresse à tous les parents : qu'ils surveillent étroitement leurs enfants, qu'ils veillent à ce qu'aucun d'entre eux ne soit abordé dans la rue par un inconnu. L'homme qui se vante d'avoir tué Luc Taron est un être dangereux, capable de renouveler son acte. » La psychose met ses pantouffles et s'installe sur les genoux de la presse, dans un fauteuil.

L'assassin fou n'est plus complètement un inconnu
pour ceux qui le traquent. [...] Il n'a pas pu
garder le silence parce que c'est un fou !
Le monstre n'a pas supporté
que le public ignore son existence.
Il n'a pas voulu rester un fantôme indéterminé.
C'est cette vanité paranoïaque qui l'a obligé,
malgré le danger, à se glorifier de son acte.

Libération, 2 juin 1964.

Les enquêteurs possèdent un message manuscrit
d'un homme qui affirme être l'assassin de Luc.
Les expertises d'écriture ont révélé
une vérité épouvantable : l'auteur est un dément,
capable de tuer à nouveau un enfant.
Et il rôde dans Paris, anonyme,
hanté par son obsession sanguinaire.

Paris Jour, 2 juin 1964.

J'essaie de me représenter ce qu'ont pu ressentir les parents de Luc en recevant le dessin de ce crâne hideux. Leur fils a été tué une semaine plus tôt. Ils sont broyés de douleur et d'incompréhension. Ils reçoivent une tête de mort. La menace, le père doit s'en tamponner – au contraire même, il est probable qu'il ait plutôt envie de croiser la route de l'ordure qui a massacré son enfant. Mais la tête de mort, la mère et lui l'ont sous les yeux. J'ai vu les photos de l'autopsie de Luc, il faut se raidir pour les observer dix secondes, le corps et l'esprit se révoltent : la peau coupée d'un trait de scalpel fin et rectiligne d'un côté à l'autre du front, puis enlevée, vers le haut et vers le bas, décollée, épluchée comme celle d'un fruit, le crâne qu'on dénude. L'imaginer sans le voir, le crâne mis à nu de son garçon de onze ans, est peut-être encore pire. (Je ne peux pas penser à celui de mon fils, j'essaie, c'est impossible, Ernest, non, il me semble que c'est au-dessus des capacités humaines, tous mes organes se contractent, se bloquent, mon cerveau refuse, écarte l'image, non, disjoncte instantanément. Je ne peux pas aller plus loin que de visualiser le mien, de crâne, nu, lisse, éternel (même pas). Je l'ai vu, une bonne partie du moins, chez la dentiste, après le scanner – le Cone Beam, ou quel que soit le nom de ce procédé, une image en 3D très réaliste, comme une photo en relief. J'avais pris rendez-vous pour une légère douleur persistante dans la mâchoire supérieure, et une sorte d'abcès qui, depuis quelque temps, s'était formé au-dessus de ma gencive. Je pensais à une petite

infection du côté de la racine d'une dent couronnée depuis longtemps. La dentiste a fait une radio simple, mais a tiqué, quelque chose lui paraissait bizarre, une grosse zone sombre, elle a voulu pousser l'examen plus loin. Trois minutes plus tard, après m'être fait mitrailler la totalité de la tête de rayons X (en restant parfaitement stoïque), j'étais revenu m'asseoir devant son bureau, en face d'elle et de son ordinateur. Elle regardait son écran, derrière lequel j'attendais, elle bougeait sa souris, cliquait, et soudain j'ai vu ses yeux s'écarquiller, sa main aussitôt se porter à sa bouche et, certainement sans pouvoir se contrôler, sans se rendre compte, elle a presque crié : « Oh mon Dieu ! Mais c'est pas vrai... » J'aime beaucoup cette dentiste, elle est prévenante et très qualifiée, bien qu'encore jeune elle est déjà expérimentée, plus d'une quinzaine d'années de pratique, mais là, je suis obligé de dire que je n'ai pas trouvé sa réaction professionnelle. J'étais tout près, quoi, à un mètre, il fallait faire attention, me ménager un peu. Et ça ne s'est pas arrêté là. (Je ne bougeais pas, je ne disais rien.) « Céline ! Céline ! » Sa jeune consœur, qui officiait dans le cabinet d'à côté, plus petit, a ouvert la porte de communication, s'est avancée l'air intrigué vers le bureau, a penché la tête vers l'écran et s'est rejetée brusquement en arrière, comme si on avait essayé de la frapper : « Oh non, c'est pas vrai ! Qu'est-ce que c'est que ça ? ! » (Mesdames ? Je vous vois, là, je vous entends... Youhou ?) Elles se sont regardées, toutes les deux, plus que perplexes, comme apeurées. (Céline était livide.) Se rappelant alors ma présence, malgré une discrétion tout à mon honneur, ma dentiste a fini par tourner l'écran vers moi pour que je voie, moi aussi. Ces images modernes sont très réalistes. Je n'ai rien dit (pressentant, même le cerveau soudain paralysé, qu'il serait ridicule, et donc malvenu dans ces circonstances dramatiques, que nous criions tous les trois en canon : « Oh mon Dieu mais c'est pas vrai qu'est-ce que c'est que ça ! ? »), je suis resté muet, j'ai simplement senti tout mon corps se désintégrer, s'enfuir par le bas, comme un de ces gros poufs de couleur pleins de petites billes blanches dans lequel on aurait donné un coup de couteau et qui perdrait toutes ses petites billes blanches. J'avais l'impression de peser six grammes, de n'être déjà plus qu'une âme, je sentais comme un courant d'air partout en moi, du vide (la première et seule fois où j'avais éprouvé quelque chose de semblable, c'était une trentaine d'années plus tôt,

lorsque la voiture dans laquelle j'étais assis à la place passager avait été percutée de plein fouet par une camionnette qui venait à toute vitesse de la droite : pendant quatre ou cinq secondes peut-être, la sensation, si ce n'est la certitude, que tout est fini, ou au mieux que rien ne sera plus jamais comme avant). Sur l'écran, je voyais mon crâne, je me voyais mort, donc, avec un trou énorme quelque part du côté du sinus, entre la mâchoire et l'œil gauche. La dentiste s'est reprise, m'a dit qu'elle n'avait jamais vu ça, qu'elle ne pouvait pas s'en occuper, qu'elle allait en parler à son ancien professeur, un grand ponte, non pas pour lui demander conseil mais pour me confier à lui, il œuvrait encore, il saurait quoi faire avec moi. Un mois et demi plus tard, je n'avais toujours pas de nouvelles, d'elle ni de lui. Je n'osais pas en demander, il vaut parfois mieux ne pas trop en savoir, mais je me sentais bien fragile et mal à l'aise dans la vie, avec mon trou dans la tête. Je ne pouvais pas me plaindre, cela dit. Je n'étais pas mort, et mon fils encore moins.) Suzanne Brulé et Yves Taron sont face au pire qui puisse arriver à un être humain, et c'est enveloppé de papier nauséabond, sale, suintant de malveillance, de démence et de cruauté. Le père de Luc, du peu qu'on sait de lui pour l'instant, paraît combatif, d'une certaine froideur, solide, il se montre dans les médias. La mère, il ne semble pas possible de concevoir la douleur et l'effroi qui la frappent, elle reste chez elle, ne parle pas, ne comprend probablement rien, souffre dans le vide, abominablement, c'est elle qui a vu son fils la dernière, et qui l'a poussé à repartir vers la rue, selon elle, en lui demandant trop sévèrement d'où il venait. Elle doit être perdue dans un autre monde, noir, désert, silencieux. Elle n'en est peut-être jamais sortie. Aux dernières nouvelles, alors que tous les personnages de cette histoire sont morts, elle est toujours vivante. Son nom figure sur l'interphone d'un immeuble du 17^e arrondissement de Paris. J'ai bu deux bières dans le café au coin de la rue, à regarder par la vitre les vieilles passantes – elle doit avoir quatre-vingt-neuf ans. Je suis ensuite resté longtemps sur le trottoir, devant la porte. Je n'ai pas osé sonner.

La nouvelle apparaît à la une du *France-Soir* daté du 2 juin, paru donc dans l'après-midi du 1^{er} juin, après le scoop lâché par l'AFP à 11 h 54 : « L'affaire de la mort du petit Luc Taron va-t-elle

prendre un tour nouveau ? C'est ce que se demande le commissaire Samson à la suite d'un mystérieux coup de téléphone reçu par l'Agence France-Presse et d'une lettre anonyme adressée à la première brigade mobile. » Dans la huitième et dernière édition du quotidien, Yves Taron déclare : « L'inconnu connaît trop de détails pour ne pas avoir été mêlé à l'affaire. »

Dans la soirée et surtout le lendemain, toute la presse et les radios s'emballent, il y a de la matière, les ingrédients s'accumulent, et le père parle volontiers, ce qui permet de remplir et de renforcer les papiers – car pour l'instant, même si les reporters commencent à s'agiter dans tous les sens, on ne sait pas encore trop quelle direction prendre, les panneaux sont rares et le décor flou, on ne comprend pas réellement ce qui se passe (plus pour longtemps : dès le lendemain, cinq courriers vont arriver en même temps à différents endroits de Paris, et les journaux seront bientôt débordés par l'afflux d'indices et de révélations scabreuses). Dans *Le Parisien libéré*, Yves Taron déclare : « L'auteur des messages est sûrement le meurtrier de Luc, mais en parlant de rançon, il cherche à tromper les inspecteurs, à cacher le véritable mobile. Va-t-il tenter de me contacter, je ne sais pas. [Ces mots ont été recueillis lundi soir, il n'a pas encore reçu la tête de mort.] Avec la maman de Luc, nous restons près de notre téléphone : LAB 90 64. » Dans *Paris Jour* (et face à tous ceux qui lui posent la question un stylo ou un micro à la main), il martèle la même chose, pour que la police ne se trompe pas de route mais surtout parce que n'importe qui ferait pareil, personne ne pourrait supporter d'être soupçonné d'avoir indirectement causé la mort de son enfant, par inconscience, bravade ou, pire évidemment, radinerie : « “Je n'ai pas reçu d'appel téléphonique au cours de la nuit du mardi au mercredi”, jure M. Taron. “Ce prétendu contact entre lui et moi n'a jamais existé, tout est faux, non, jamais on ne m'a téléphoné cette nuit-là”, répète inlassablement le malheureux père. »

La première brigade mobile ne sait pas quoi faire. Même si un suspect tout trouvé s'est manifesté, rien ne permet d'orienter les recherches vers lui, il peut être n'importe où dans Paris, ça peut être n'importe qui. On fait ce qu'on est en mesure de faire, et c'est peu : pour la forme, on cuisine légèrement David Beck et Jacqueline Krolík, qui sont tout de même ceux qui ont déposé le

message de revendication au commissariat, on interroge également Jacques Farge, le propriétaire de la 2 CV ciblée en première intention, mais il est rapidement clair qu'ils n'ont rien à voir avec tout cela, seul le hasard les a placés sur la photo, dans le cadre. Deux policiers vont sillonner pendant des heures les abords de la RN 306 du côté de Châtillon, dans l'espoir de retrouver le blouson de Luc : ils reviennent bredouilles. Le 30 mai, un pneumatique intéressant est parvenu au SRPJ, qui a convoqué son auteur le 1^{er} juin dans l'après-midi, et recueilli son témoignage : un étudiant en géographie de vingt-huit ans, Philippe Laneyrie, affirme avoir vu un jeune garçon seul dans le métro, le mardi 26 mai vers 23 heures. L'étudiant rentrait chez lui sur la ligne 3, en direction du nord, de Levallois. À l'arrêt de la station Wagram, il a vu un enfant assis sur le quai d'en face, donc attendant le métro en direction des Lilas – à deux stations au nord de Villiers. Sa présence ici à cette heure tardive, seul, l'a intrigué, son regard s'est attardé sur lui. Il pense qu'il pouvait avoir entre dix et douze ans, il était de corpulence moyenne, il paraissait fatigué, voire « désabusé », il avait le regard vague, les cheveux châtain clair ou blonds, il portait un polo bleu, ou un genre de chemisette, et une culotte courte grise ou beige. Les policiers lui montrent les vêtements de Luc Taron : peut-être, oui. Philippe Laneyrie ne peut affirmer qu'il s'agissait bien de lui, mais c'est en voyant sa photo dans un quotidien qu'il s'est dit que c'était possible. Les garçons châtain clair de onze ans environ qui traînent dans le métro le mardi soir, le mardi nuit, non loin de Villiers, en polo bleu marine et short beige ne courent pas les quais, il est donc en effet très tentant de penser que l'étudiant est la dernière personne à avoir vu Luc vivant dans Paris (on n'apprendra que quelques jours plus tard que l'heure peut coller à celle de son enlèvement), même si certains détails manquent, si certains points restent trop approximatifs pour en avoir la conviction : il n'a pas remarqué les chaussettes rouges (bien qu'il ait indiqué, selon l'AFP, que l'enfant portait « des chaussures basses et des socquettes »), ni un illustré, *Histoires de Bugs* ou pas, dans les mains du garçon, ni – et c'est surtout ce qui gêne – un quelconque blouson. (Stéphane Troplain et Jean-Louis Ivani, les fort épatants auteurs du livre de référence sur l'affaire (non seulement c'est le seul, donc ça le pose là en termes de référence, mais c'est un véritable chef-d'œuvre de

documentation, de boulot (de dingues), de précision et d'exhaustivité) ont réussi à retrouver Philippe Laneyrie en 2006. Il avait alors soixante-dix ans, l'étudiant. Il leur a dit : « Cela pouvait être Luc Taron, comme cela pouvait ne pas l'être. » De mon côté, j'ai trouvé sur le net qu'il était décédé le 20 mars 2017 à Villars, près de Saint-Étienne, à quatre-vingt-un ans, après une belle carrière au CNRS et, en 1985, une *Histoire des scouts de France* remarquable (en 1964, il était chef de troupe du groupe de scouts de Saint-Joseph des Épinettes, à Paris), sans savoir, jusqu'au bout, s'il avait bien croisé le chemin du petit Luc Taron juste avant sa mort, ou celui d'un autre garçon perdu ou rebelle qui errait sous terre à onze ans et qui a aujourd'hui, peut-être, à Paris, Bordeaux ou Caracas, soixante-six ans – ce serait l'âge de Luc, en tout cas.) Mais que ce témoignage soit fiable ou pas, cela n'aide pas très significativement la police. Même s'il s'agissait bien de Luc, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il était toujours seul à 23 heures, dans le métro, à la station Wagram. Ça n'avance à rien. (Sans même parler des innombrables signalements farfelus qui parviendront les jours suivants au SRPJ ou aux journaux, un mois plus tard, un autre homme, Étienne Bijon, affirmera avoir la quasi-certitude (pour être prudent) de l'avoir vu vers 18 heures, le mardi 26 mai, dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, donnant la main à un homme d'une quarantaine d'années.)

Pour l'instant, on doit se contenter de faire comme dans les films : le 2 juin, dans l'après-midi, a lieu l'enterrement de Luc, on va voir si le meurtrier ne rôde pas dans les parages, ombre diabolique dissimulée au milieu des membres de la famille et des proches, près de la tombe de sa victime. L'inhumation a lieu dans le petit cimetière de Mandres-les-Roses, près de Brunoy, au nord-est de la forêt de Sénart, en Seine-et-Oise (aujourd'hui dans le Val-de-Marne). C'est à Mandres, chemin des Vinots, qu'habite la tante paternelle du petit, la sœur de son père, Yvonne, qui a quitté l'appartement de la rue de Naples peu avant sa fugue et sa disparition définitive. Dans cette lointaine banlieue encore champêtre à l'époque, Luc passait beaucoup de ses week-ends, et à peu près toutes ses vacances en famille – il aimait jouer dans le jardin, et faire du vélo dans le quartier.

(Un jour de l'année dernière, je revenais en train de Mâcon, où j'étais allé rencontrer des lecteurs dans une librairie (et où j'avais dormi à l'hôtel du Nord, face à la Saône, me demandant, fumant à la fenêtre, si je devenais fou : je savais que j'étais sur la rive droite, que donc l'eau devait s'écouler de ma gauche vers ma droite, et pourtant elle s'écoulait de ma droite vers ma gauche, je n'arrivais pas à comprendre (« Ce n'est pas possible »), mon cerveau tourbillonnait sur lui-même (le lendemain matin au petit déjeuner, l'exquise patronne de l'hôtel m'a expliqué : le débit de la Saône est très lent, et comme le vent venu du sud, du couloir rhodanien (vingt ans que j'attends de pouvoir caser cette expression), souffle souvent fort, les rides sur l'eau donnent l'impression déconcertante (Jules César lui-même s'en étonne dans *La Guerre des Gaules*, or ce n'était pas le type à sursauter pour rien, c'est dire si c'est déconcertant – et si ça ne date pas d'hier) que le courant circule dans l'autre sens, du sud au nord) – on ne rappellera jamais assez à quel point il ne faut pas se fier aux apparences), je lisais, dans le TGV du retour, le (très) gros livre de Stéphane Troplain et Jean-Louis Ivani, précisément le passage concernant l'enterrement de Luc Taron, et à l'instant même où je me disais que je n'avais jamais entendu parler de Mandres-les-Roses, que je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où cela pouvait se trouver et qu'il faudrait que je regarde dès mon retour chez moi (je n'avais pas encore d'ordinateur portable à l'époque – et pas de téléphone), le train s'est arrêté, sur un pont. J'ai tourné la tête vers la fenêtre pour voir à peu près où nous étions : devant mes yeux, à vingt mètres, vraiment, il y avait un panneau qui indiquait la direction de Mandres-les-Roses, sur la D54. Je sais bien que ce n'est qu'une coïncidence, je n'ai pas tout à fait perdu la tête, mais c'est étonnant tout de même. Google Maps en réel.)

Les parents de Luc, laïcs, ont souhaité que l'enterrement soit civil, sans prêtre. Toute la famille est là, peu nombreuse : du côté d'Yves Taron, sa sœur Yvonne, et le fils de celle-ci, Jacques Taron, vingt-neuf ans, qui jouait parfois avec Luc quand ils se voyaient à Mandres ; et du côté de Suzanne Brulé, sa mère, Jeanne, et ses deux frères (elle avait aussi une petite sœur, morte enfant, Denise), René Brulé, trente-neuf ans, amputé du bras droit à la suite d'un grave accident en 1950 (il connaît très peu sa sœur Suzanne, il a été placé

Le fou

en nourrice à quatre ans, puis envoyé chez un aumônier à Marseille, car ses parents trouvaient qu'il avait un caractère trop dur, il n'a plus aucune nouvelle de son père, celui de Suzanne, et depuis qu'il s'est installé en région parisienne avec sa femme, Paulette, il n'a vu sa sœur et Yves Taron que très rarement, toujours à Mandres – la dernière fois trois semaines plus tôt, pour partager le gâteau des onze ans de Luc), et Pierre Brulé, l'aîné, quarante-deux ans (lui aussi mis en nourrice, dans le Maine-et-Loire, dès sa naissance, revenu en région parisienne à dix-huit ans, hébergé chez une tante à Aubervilliers, puis embauché à la SNCF, il rend parfois visite à son père, qui vit à Vaucresson (où Suzanne a grandi), mais il n'est plus en contact avec sa mère Jeanne, une « grande nerveuse » avec qui il ne s'entend pas – quand ils se croisent à l'enterrement de Luc, ils ne se sont pas vus depuis plus de deux ans). Dans les allées du cimetière, on aperçoit aussi quelques relations des deux familles, la maîtresse de Luc, Janne Foubert, le directeur de l'école de la Bienfaisance, Roger Besnard, des journalistes et plusieurs policiers en civil – une trentaine de personnes en tout. Yves Taron, notera l'envoyé de l'AFP, porte un complet gris clair et paraît un peu absent, Suzanne Brulé, « les yeux rougis par les larmes », est vêtue d'un tailleur noir. La levée du corps de l'enfant a eu lieu en début d'après-midi à la morgue d'Orsay, il arrive dans un petit cercueil de chêne clair. La cérémonie de mise en terre dure dix minutes seulement.

Les policiers (et les agences de presse) ont pris de nombreuses photos, qui seront examinées à la loupe – au sens propre – par les parents, à qui les commissaires Samson et Bacou demanderont d'identifier chacune des personnes présentes, en mettant des croix dessus, ce qui sera fait assez facilement. Ils ont également noté les numéros des plaques d'immatriculation de toutes les voitures garées à proximité du cimetière. Ces vérifications ne feront rien apparaître d'anormal, de suspect. (Sur toutes les photos, conservées dans le dossier d'instruction, Suzanne est pâle, fantomatique, le visage extrêmement fermé ; Yves paraît plutôt ailleurs, ou frappé de stupeur, et sur celles où les proches se succèdent devant les parents pour leur présenter leurs condoléances, il se tamponne les yeux avec un mouchoir blanc.)

Je rentre vers Paris en Mercedes noire automatique (le gentil monsieur de l'agence de location a parfois des élans de tendresse et de générosité, il me surclasse sans raison particulière – là c'est un peu dommage, et je me sens confusément ridicule (mais tant pis), je n'ai fait que cinquante kilomètres avec : Paris – Mandres-les-Roses – Paris), j'étais tout à l'heure dans le petit cimetière, sous la pluie – j'ai l'impression qu'il pleut chaque fois que j'entre dans un cimetière –, devant la tombe de Luc. Une dalle simple, en marbre gris et blanc, avec pour seule inscription : « LUC TARON – 1953-1964 ». Rien d'autre, aucun de ces écriteaux émus ou éplorés qu'on voit souvent posés sur les pierres tombales, juste un tout petit pot en plastique noir avec cinq ou six fleurs artificielles, vieilles, abîmées, délavées. Il est seul ici. (Une dépêche AFP de 16 h 37, le mardi 2 juin 1964, annonçait qu'il avait été inhumé dans le caveau de la famille Taron, mais c'était une erreur, ou une supposition. Son père, Yves Taron, est enterré avec sa sœur Yvonne et leur mère, Eugénie, au cimetière du Père-Lachaise.) En réalité, pas tout à fait seul. À quelques pas, derrière moi, je m'en suis rendu compte en pivotant pour partir, se trouve la tombe de sa grand-mère, « JEANNE BRULÉ, NÉE GLAVIER – 1888-1972 ». A priori, Jeanne n'avait rien à voir avec Mandres-les-Roses, elle n'y vivait pas, mais c'est peut-être Suzanne (je n'en sais rien) qui a voulu que sa mère soit là, pour que le petit ait quand même quelqu'un près de lui.

Dès sa sortie du cimetière, sur le trottoir, Yves Taron improvise une conférence de presse : « Les policiers m'ont demandé il y a quelques instants de me présenter demain à 9 heures, ainsi que la mère de Luc, au siège de la brigade mobile. Je crois que ce sera long... » Alain Créach, pour France Inter, lui demande ce qu'il pense de l'avancée de l'enquête. « Mon opinion reste la même que les jours précédents, c'est celle que je vous ai indiquée hier soir, je pense que l'individu qui a envoyé la lettre est bien le coupable, jusqu'à preuve du contraire, mais qu'il tend à vouloir diriger les enquêteurs sur une autre catégorie d'individus que celle dont il fait partie, et qui doit être assez bien connue. » Alain Créach reprend brièvement le micro pour lui demander ce qu'il entend par là. « Eh bien je crois que c'est un homme aux mœurs douteuses, qui veut orienter la police sur une autre voie pour qu'on ne fasse pas de recherches dans cette catégorie. »

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01ELJN000975.N001

Dépôt légal : août 2021

